REVUE
DES
ETUDES TARDO-ANTIQUES

Histoire, textes, traductions, analyses, sources et prolongements de l'Antiquité Tardive

(RET)

publiée par l'Association « Textes pour l'Histoire de l'Antiquité Tardive » (THAT)

ANNÉE ET TOME VI
2016-2017

Textes pour
l'Histoire de
l'Antiquité
Tardive
Association

REVUE DES ÉTUDES TARDO-ANTIQUES (RET)

fondée par

E. Amato et †P.-L. Malosse

COMITÉ SCIENTIFIQUE INTERNATIONAL

Nicole Belayche (École Pratique des Hautes Études, Paris), Giovanni de Bonfils (Università di Bari), Aldo Corcella (Università della Basilicata), Raffaella Cribiore (New York University), Kristoffel Demoen (Universiteit Gent), Elizabeth DePalma Digeser (University of California), Leah Di Segni (The Hebrew University of Jerusalem), José Antonio Fernández Delgado (Universidad de Salamanca), Jean-Luc Fournet (École Pratique des Hautes Études, Paris), Geoffrey Greatrex (University of Ottawa), Malcom Heath (University of Leeds), Peter Heather (King's College London), Philippe Hoffmann (École Pratique des Hautes Études, Paris), Enrico V. Maltese (Università di Torino), Arnaldo Marcone (Università di Roma 3), Mischa Meier (Universität Tübingen), Laura Miguélez-Cavero (Universidad de Salamanca), Claudio Moreschini (Università di Pisa), Robert J. Penella (Fordham University of New York), Lorenzo Perrone (Università di Bologna), Claudia Rapp (Universität Wien), Francesca Reduzzi (Università di Napoli « Federico II »), Jacques-Hubert Sautel (Institut de Recherche et d'Histoire des Textes, Paris), Claudia Schindler (Universität Hamburg), Antonio Stramaglia (Università di Cassino).

COMITÉ ÉDITORIAL

Eugenio Amato (Université de Nantes et Institut Universitaire de France), Béatrice Bakhouche (Université de Montpellier 3), †Jean Bouffartigue (Université de Paris X-Nanterre), Sylvie Crogiez-Pétrequin (Université de Tours), Pierre Jaillette (Université de Lille 3), Juan Antonio Jiménez Sánchez (Universitat de Barcelona), †Pierre-Louis Malosse (Université de Montpellier 3), Annick Martin (Université de Rennes 2), Sébastien Morlet (Université de Paris IV-Sorbonne et Institut Universitaire de France), Bernard Pouderon (Université de Tours), Stéphane Ratti (Université de Bourgogne), Jacques Schamp (Université de Fribourg en Suisse).

DIRECTEURS DE LA PUBLICATION

Eugenio Amato (responsable)

Sylvie Crogiez-Pétrequin — Bernard Pouderon

SECRÉTAIRES DE RÉDACTION

Pasqua De Cicco — Matteo Deroma (Université de Nantes) — Gianluca Ventrella

Peer-review. Les travaux adressés pour publication à la revue seront soumis – sous la forme d'un double anonymat – à évaluation par deux spécialistes, dont l'un au moins extérieur au comité scientifique ou éditorial. La liste des experts externes sera publiée tous les deux ans.

Normes pour les auteurs

Tous les travaux, rédigés de façon définitive, sont à soumettre par voie électronique en joignant un fichier texte au format word et pdf à l'adresse suivante :

redaction@revue-etudes-tardo-antiques.fr

La revue **ne publie de comptes rendus** que sous forme de recension critique détaillée ou d'article de synthèse (*review articles*). Elle apparaît **exclusivement par voie électronique** ; les tirés à part papier ne sont pas prévus.

Pour les **normes rédactionnelles détaillées**, ainsi que pour les **index complets** de chaque année et tome, prière de s'adresser à la page électronique de la revue :

www.revue-etudes-tardo-antiques.fr

La mise en page professionnelle de la revue est assurée par Arun Maltese, Via Tissoni 9/4, I-17100 Savona (Italie) – E-mail : bibliotecnica.bear@gmail.com (www.bibliobear.com).

ISSN 2115-8266

JULIUS VALÉRIUS, AUTEUR DU PREMIER *ROMAN D'ALEXANDRE* ? LA MYTHOLOGIE CONSTANTINIENNE DANS LES *RES GESTAE ALEXANDRI MACEDONIS*

Résumé : Le plus ancien texte du *Roman d'Alexandre* à nous être parvenu est le récit latin de Julius Valérius, intitulé *Res gestae Alexandri Macedonis* et daté du début du IV^e^ siècle. Mais tous les érudits jusqu'à présent croient à l'existence d'un *Roman* antérieur, qui aurait été rédigé en grec, au III^e^ siècle. Il se pourrait cependant que Valérius, haut personnage à la cour de l'empereur Constantin, fût le premier à avoir composé cette *Histoire d'Alexandre* novatrice. En effet, loin d'être une simple relation décousue d'aventures merveilleuses, ce texte exprime, au travers d'une histoire certes fabuleuse, mais d'une grande cohérence idéologique, les réalités et les enjeux du règne de Constantin, bien plus que de l'époque des Sévères : exaltation de la monarchie absolue voulue par Constantin ; défense et illustration du paganisme, garant d'invincibilité, face au premier empereur chrétien.

Mots-clés : *Roman d'Alexandre* ; Julius Valérius ; Pseudo-Callisthène ; Constantin le Grand ; idéologie monarchique ; réaction païenne.

La tradition veut que la première version du *Roman d'Alexandre*, long récit coloré de la vie et des conquêtes du fameux roi de Macédoine, ait été rédigée au III^e^ siècle, en grec, probablement à Alexandrie, par un auteur inconnu que l'on a pris l'habitude de nommer, depuis la mise au point de Casaubon au tout début du XVII^e^ siècle, le « Pseudo-Callisthène »[1]. Mais aucun manuscrit de ce prétendu texte originel ne nous est parvenu, aucun témoignage de son existence non plus. Jean-Pierre Callu a cru trouver ce témoignage dans la *Vie d'Apollonios de Tyane*, de Philostrate (mort vers 245, écrivain actif sous les Sévères)[2], mais toutes les réfé-

[1] H. VAN THIEL, *Alexander der Große*, dans *Enzyklopädie des Märchens*, 1, Berlin 1977, pp. 272-281, part. pp. 274-275, qui s'appuie notamment sur R. MERKELBACH, *Die Quellen des griechischen Alexanderromans*, Munich 1954 [1977[2]], pp. 1-60. Correspondance entre Isaac Casaubon et Joseph Scaliger à l'automne 1605 : *Isaaci Casauboni Epistolae*, Hagae Comitis ex officina Theodori Maire, 1656[2], lettre 402, p. 462, et lettre 413, p. 475 ; *Iosephi Scaligeri epistolae*, Francofurti sumptibus Aubriorum et Clementis Schleichii, 1628, lettre 113, p. 274 et lettre 115, p. 278.

[2] J.-P. CALLU, « Les *Constitutions* d'Aristote et leur fortune au Bas-Empire (Symm., *Ep.*, 3, 11) », *REL* 53, 1975, pp. 268-315, *praes.* 299, n. 3 : se fondant sur une observation de Philostrate à pro-

rences à l'histoire d'Alexandre contenues dans cet ouvrage proviennent des historiens, et non du *Roman*[3].

Le premier texte grec du *Roman*, le texte A (dont ne subsiste qu'un seul manuscrit, le *Parisinus Graecus* 1711), comprend des éléments chrétiens, notamment une interpolation, le libelle de Palladius sur les mœurs des Brahmanes, que l'on peut dater au plus tôt de la fin du IV^e^ siècle[4]. Il est donc postérieur au récit latin de Julius Valérius, les *Res gestae Alexandri Macedonis*[5].

Personne ne conteste en effet que Julius Valérius ait composé son ouvrage au plus tard dans la première moitié du IV^e^ siècle, même si les opinions varient sur la date, allant de la fin du règne de Dioclétien (284-305)[6], au règne de Constance II (337-361)[7]. Certains indices dans le texte conduisent à penser qu'il n'a pas été rédigé avant le règne d'Aurélien (270-275)[8] ; par ailleurs, on retrouve des passages

pos des Oxydraques, il affirme que cet auteur « a certainement lu le Pseudo-Callisthène ». La *Vie d'Apollonios de Tyane*, rédigée à la demande de l'impératrice Julia Domna, fut publiée vers 220.

[3] Philostr., *VA* 2, 9-10 (Nysa et Aornos) ; 2, 12 et 24 (l'éléphant de Porus consacré par Alexandre au Soleil) ; 2, 20-21 (grandeur et admiration mutuelle d'Alexandre et de Porus) ; 2, 33 (les Oxydraques ne sont pas des sages indiens pacifiques mais, comme chez Arrien, un peuple guerrier, qu'Alexandre a réduit par la force) ; 2, 42-43 (Alexandre a fait grâce à Porus et dressé des autels au bord de l'Hyphase) ; 3, 52 (la flotte d'Alexandre sous les ordres de Néarque, à Patala).

[4] Texte A (*Βίος Ἀλεξάνδρου τοῦ Μακεδόνος*) 1, 1, 4 et 3, 7-16. Édition *princeps* C. MÜLLER, *Pseudo-Callisthenis historia fabulosa ex tribus codicis*, Paris 1846 ; édition du texte A remanié W. KROLL, *Historia Alexandri Magni (Pseudo-Callisthenes)*, 1. *Recensio uetusta*, Berlin 1926 : présentation du *codex Parisinus Graecus* 1711 pp. III-V. Traduction française remaniée, d'après W. Kroll, A. TALLET-BONVALOT, *Le Roman d'Alexandre. Vie d'Alexandre de Macédoine*, Paris 1994. Sur les éléments chrétiens autres que le libelle de Palladius présents dans le texte A, voir A. AUSFELD, *Der griechische Alexanderroman*, Leipzig 1907, pp. 9-10.

[5] Iulius Valerius, *Res gestae Alexandri Macedonis*, éd. M. ROSELLINI, Leipzig 1993 ; éd. *princeps* A. MAI, Milan 1817. Traduction française *princeps* I. BRENEZ, *Histoire d'Alexandre de Macédoine*, dans *Julius Valérius et le corpus alexandrin du IV^e^ siècle : présentation et traduction, suivies d'une étude de synthèse*, oct. 2003, thèse en dépôt à la BU de Metz ; J.-P. CALLU, *Julius Valère. Roman d'Alexandre* (Recherches sur les rhétoriques religieuses, 12), Turnhout 2010.

[6] D. ROMANO, *Giulio Valerio*, Palerme 1974, pp. 20-26.

[7] J.-P. CALLU, *Alexandre dans la littérature latine de l'Antiquité tardive*, dans L. HARF-LANCNER – C. KAPPLER – F. SUARD (éds.), *Alexandre le Grand dans les littératures occidentales et proche-orientales*, Paris X-Nanterre 1999, pp. 33-50, part. pp. 44-47.

[8] Val. 1, 31 (allusion à l'agrandissement de Rome) ; qualificatifs *uictoriosissimus* et *dominus et deus* pour désigner Alexandre et Darius : B. KÜBLER, préface à l'édition des *Res gestae*, Leipzig 1888, pp. V-VII, estime que l'auteur se réfère à la construction du mur d'Aurélien, à partir de 270, et rappelle que les titres en question n'apparaissent pas sur les monnaies avant le règne de cet empereur. Le passage sur les dimensions de Rome et des plus grandes villes du monde est considéré comme une interpolation tardive par CALLU, *Julius Valère* [n. 5], p. 225, n. 97, mais R. TABACCO, *Una presunta interpolazione nelle « Res gestae » di Giulio Valerio (I 31)*, dans *Vestigia notitiai : scritti in memoria di Michelangelo Giusta*, Alessandria 2012, pp. 519-528, en rétablit l'authenticité.

des *Res gestae* dans l'*Itinerarium Alexandri*, daté de 340[9] ; en outre l'auteur pourrait avoir hérité le gentilice *Valerius* de son patron romain : Dioclétien, selon Domenico Romano[10] ; mais c'est le gentilice de tous les Tétrarques, jusques et y compris Constantin. Les *Res gestae* sont par conséquent la plus ancienne version du *Roman* connue à ce jour.

Ceci posé, une question demeure : Valérius est-il l'auteur du premier *Roman d'Alexandre*, ou n'est-il que le témoin le plus ancien du *Roman* primitif, à placer à peu près sur le même plan que d'autres témoins, les versions grecques et arménienne des IV^e^ et V^e^ siècles ?

La seconde hypothèse est privilégiée par tous les érudits, depuis l'édition *princeps* du *Roman* grec par Charles Müller, en 1846[11], et surtout depuis qu'en 1926 Wilhelm Kroll a tenté de reconstituer le *Roman* primitif grec à partir des textes qui, pris ensemble, représentaient selon lui l'état le plus ancien du *Roman*, à savoir le texte A grec, le texte latin de Valérius et la version arménienne (regroupés sous l'appellation « recension α »)[12].

[9] K. KLUGE, *De Itinerario Alexandri Magni*, Diss. Breslau 1861, p. 17 et 20-31. J. ZACHER, *Pseudocallisthenes. Forschungen zur Kritik und Geschichte der ältesten Aufzeichnung der Alexandersage*, Halle 1867, pp. 49-57 ; 61-62 ; 77 ; 79-84. MERKELBACH, *Die Quellen* [n. 1], pp. 179-182. Sur la datation de l'*Itinerarium*, voir J.-P. CALLU, *La préface à l'Itinéraire d'Alexandre*, dans *Mélanges J. Fontaine*, *De Tertullien aux Mozarabes*, 1, Paris 1992, pp. 429-444, part. pp. 438-439 et 441 ; R. J. LANE FOX, « The Itinerary of Alexander : Constantius to Julian », *The Classical Quarterly* 47, 1997, pp. 239-252, part. pp. 243-246.

[10] ROMANO, *Giulio Valerio* [n. 6], p. 16.

[11] MÜLLER, *Pseudo-Callisthenis historia fabulosa* [n. 4] édite les textes grecs A, B et C du *Roman*, suivis des *Res gestae* de Valérius et de l'*Itinerarium* d'après la seconde édition Mai de 1835 : il corrige les manuscrits latins des *Res gestae* d'après les manuscrits grecs et divise Valérius en chapitres d'après ceux du texte grec C, ce qui pourrait faire croire que certains chapitres des *Res gestae* manquent ou ont été intervertis. À sa suite, les chercheurs classent les manuscrits portés à leur connaissance par familles de textes – ou recensions –, considérant que chacune de ces familles de textes représente un état, une adaptation d'un supposé texte originel grec (voir en annexe le *stemma* des recensions anciennes du *Roman d'Alexandre*).

[12] KROLL, *Historia Alexandri Magni* [n. 4] « déchristianise » le texte A en l'amputant du libelle de Palladius, qui serait une interpolation due au copiste du *Parisinus Graecus* 1711 : mais l'interpolation peut très bien avoir été voulue par l'auteur du texte A, comme au XII^e^ siècle Alexandre de Bernay insère dans son *Roman d'Alexandre* en vers le *Fuerre de Gadres* d'Eustache. Kroll lui ajoute d'autre part, en des endroits où le manuscrit n'est pas forcément lacunaire, divers passages tirés de la version arménienne et du récit de Valérius. Il existe en fait deux représentants de la version arménienne du *Roman*. La version A est un texte révisé fin XIII^e^-déb. XIV^e^ siècle par le moine Xach'atur (ms V424, éd. *princeps* des Méchitaristes, Venise 1842 ; trad. grecque R. RAABE, *Ἱστορία Ἀλεξάνδρου : die armenische Übersetzung der sagenhaften Alexanderbiographie (« Pseudo-Callisthenes ») auf ihre mutmassliche Grundlage zurückgeführt*, Leipzig 1896 ; éd. et trad. it. G. TRAINA, *La Storia di Alessandro il Macedone.*

On peut cependant émettre des doutes sur la pertinence de cette recension α, qui a tous les aspects d'un monstre littéraire. Elle semble assez inutile, puisque, comme le fait remarquer Friedrich Pfister, elle n'aboutit qu'à reconstruire un récit incohérent et indatable[13]. Elle est peut-être même erronée, ainsi que le suspecte Reinhold Merkelbach, car les trois textes censés la représenter diffèrent sur bien des points, et la recension grecque β du *Roman* est semble-t-il plus ancienne (milieu du Ve siècle) que la version arménienne (fin du Ve siècle)[14]. Elle est en tout cas trompeuse, car le texte grec A y prend une importance démesurée, au point de créer une confusion entre la recension α et le texte A[15].

Le nom complet de Valérius – *Iulius Valerius Alexander Polemius* –, que nous livre seulement le manuscrit le plus ancien des *Res gestae*, a fait croire à certains philologues que les deux *cognomina Alexander Polemius* pouvaient être les vestiges du titre grec de l'ouvrage traduit par Valérius : *Alexandrou Polemoi* (*Les batailles d'Alexandre*)[16]. Les versions latines du *Roman* dérivées de la traduction de l'archiprêtre Léon s'intitulent en effet *Historia Alexandri Magni de preliis* (*Histoire des batailles d'Alexandre le Grand*). Mais ce sont les anciens éditeurs qui leur ont donné

Codice armeno miniato del XIV secolo (Venezia, San Lazzaro, 424), 2 vol., Padova 2003) : c'est cette version A, très proche du texte A grec, que W. Kroll a utilisée. La version B, plus ancienne (ms du XIIIe siècle, M10151, éd. *princeps* H. SIMONYAN, *Patmut'iwn Aghek'sanri Makedonac'woy*, Erevan 1989, qui inclut également une édition de la version A), semble, quant à elle, plus proche du texte latin de Valérius (G. TRAINA, *Problemi testuali dello Pseudo-Callistene armeno*, dans R. B. FINAZZI – A. VALVO (éds.), *La diffusione dell'eredità classica nell'età tardoantica e medievale. Il « Romanzo di Alessandro » e altri scritti*, 1, Alessandria 1998, pp. 233-240).

[13] F. PFISTER, compte rendu de l'édition Kroll in *Berliner Philologische Wochenschrift* 53, 1933, coll. 1368-1373, part. coll. 1370-1371 ; *Kleine Schriften zum Alexanderroman*, Meisenheim 1976, pp. 23 et 29-31.

[14] MERKELBACH, *Die Quellen* [n. 1], pp. 103-104 ; C. JOUANNO, *Naissance et métamorphoses du Roman d'Alexandre*, Paris 2002, pp. 14 et 247. La version arménienne pourrait être datée au plus tôt de la fin du Ve siècle, puisqu'elle contient quelques emprunts à la recension grecque β. Mais les emprunts importants et quelquefois presque littéraux au *Roman d'Alexandre* arménien se trouvent seulement dans l'*Histoire de l'Arménie* de Moïse de Khorène, dont on n'est pas certain qu'il ait vécu au Ve siècle, certains anachronismes dans son œuvre pouvant laisser supposer qu'elle n'a pas été composée avant le VIIIe siècle.

[15] C'est le cas encore dans l'étude récente de JOUANNO, *Naissance et métamorphoses* [n. 14], pp. 13-243 : dans l'analyse qu'elle livre de la recension α, les divergences entre le texte A et Valérius, si importantes soient-elles, ne sont pas prises en compte ni même signalées, ce qui conduit à attribuer au Pseudo-Callisthène des incohérences propres au texte A, qui n'existent pas dans l'ouvrage, antérieur, de Valérius (par ex. p. 18, à propos du récit « réaménagé » de la mort d'Alexandre), et fausse à plusieurs reprises le sens des *Res gestae* (par ex. p. 133, à propos du dialogue entre Alexandre et Parménion au sujet des offres de Darius, ou pp. 137-138, sur les circonstances de la mort d'Alexandre).

[16] F. PFISTER, « Der Name des Iulius Valerius und der Verfasser des *Itinerarium Alexandri* », *Berliner Philologische Wochenschrift* 33, 1913, col. 1277.

ce titre : aucun manuscrit, ni grec, ni latin, ne nous en a transmis un semblable (le plus ancien manuscrit de l'*Historia de preliis* s'intitule *Nativitas et victoria Alexandri Magni regis*)[17].

Il reste néanmoins que Valérius lui-même paraît faire référence à un ouvrage grec antérieur dont il ne serait que le traducteur : les suscriptions des livres I et II donnent en effet les *Res gestae* comme « traduites du Grec Ésope »[18].

Mais s'il s'agit du célèbre fabuliste, il est évident qu'étant mort bien avant Alexandre, il ne peut être l'auteur d'un récit sur le conquérant : nous sommes là dans le même cas de figure que dans la recension grecque β, où l'auteur fictif est « Callisthène », mort également avant Alexandre[19]. Léon Herrmann tente de dépasser l'impossibilité chronologique en désignant comme auteur du premier *Roman d'Alexandre* un versificateur des fables d'Ésope au tournant du I^er^ et du II^e^ siècle, Babrius (les passages en vers du texte A du *Roman* étant proches de la métrique de Babrius)[20]. Mais pourquoi Babrius aurait-il rédigé une *Histoire d'Alexandre* sous le nom d'Ésope, et quelle nécessité éprouvait-il à son époque de composer une *Histoire* aussi originale, s'il s'agissait seulement d'appuyer la politique somme toute très classique d'expansion orientale de Trajan ? Pourquoi n'en aurions-nous pas de témoignages avant l'adaptation de Valérius, deux siècles plus tard ?

La référence de Valérius à Ésope peut s'expliquer plus simplement, et de plusieurs façons. Il pourrait s'agir d'une confusion banale due au copiste, car les textes d'Ésope et du *Roman* voisinent dans plusieurs manuscrits grecs[21]. Mais les références implicites aux fables ou à la *Vie d'Ésope* dans les *Res gestae*[22] amènent à

[17] P. MEYER, *Alexandre le Grand dans la littérature française du Moyen Âge*, 2. *Histoire de la légende d'Alexandre dans les pays romans*, Paris 1886 [réimpr. Genève 1970], pp. 15 et 34-44, part. pp. 34-35 ; 37, n. 2 ; 38. PFISTER, *Kleine Schriften* [n. 13], p. 24.

[18] *Iuli Valeri Alexandri Polemi VCI Res gestae Alexandri Macedonis translatae ex Aesopo Graeco.*

[19] Ésope aurait vécu au VI^e^ siècle av. J.-C., Callisthène est mort en 327 av. J.-C., trois ans avant Alexandre. Certains manuscrits grecs de la recension β attribuent le *Roman* à Callisthène, parent d'Aristote et pour un temps historiographe d'Alexandre, qu'il accompagna dans son expédition (F. PFISTER, « Studien zum Alexanderroman », *WJA* 1, 1946, pp. 29-66, *praes.* 42).

[20] L. HERRMANN, « Recherches sur Babrius », *AC* 18, 1949, pp. 353-367, part. pp. 364-367 ; *Babrius et ses poèmes*, Bruxelles 1973, pp. 22-23.

[21] G. BOUNOURE dans *Pseudo-Callisthène. Le Roman d'Alexandre*, trad. et comm. G. BOUNOURE et B. SERRET, Paris 1992, p. XIV.

[22] E. B. PERRY, *Aesopica*, Urbana 1952. Val. 1, 14 rappelle Aesop. 40 (l'astrologue tombé dans un puits). Le récit des amours de Nectanabus et d'Olympias, au début des *Res gestae*, s'apparente aux contes « milésiens » lestes et moralisants inclus dans les récits ésopiques à l'époque romaine (par ex. le conte de la matrone d'Éphèse dans Phèdre, *Fables ésopiques* 118). La *Vie d'Ésope*, datée du II^e^ ou du III^e^ siècle, qui servait d'introduction aux *Fables*, présente des analogies avec le *Roman d'Alexandre* (PFISTER, *Kleine Schriften* [n. 13], p. 52), bien que les parallèles entre Ésope et Alexandre

penser que Valérius a volontairement donné Ésope comme auteur de l'ouvrage, pour offrir à son récit le patronage d'un auteur prestigieux, très prisé dans l'Antiquité tardive[23] : en exploitant la fascination des Romains pour la culture grecque, il donne plus de poids à son *Histoire d'Alexandre* novatrice.

Il souligne ainsi d'entrée de jeu les correspondances de forme et de fond entre les fables et son récit et annonce qu'il vise les mêmes buts que le fabuliste, dire la vérité, mais une vérité d'ordre supérieur, comme dans les fables qui, sous des apparences imaginaires, expriment la réalité : *Mutato nomine de te / fabula narratur*[24]. Philostrate déjà, dans sa *Vie d'Apollonios*, louait la sagesse et la vérité des fables d'Ésope, en les opposant aux mensonges des poètes[25]. Comme dans les fables encore, il y a dans les *Res gestae* une morale de l'histoire : la victoire est la récompense de la sagesse[26]. L'histoire « ésopique » s'oppose ainsi à l'histoire épique, celle de Quinte-Curce, de Plutarque, d'Arrien…, qui elle se rattache aux poètes, Homère et les Tragiques[27].

Dans le même temps, Valérius a peut-être aussi voulu maintenir une certaine distance entre lui et un récit susceptible par endroits d'indisposer l'empereur, en le confiant au représentant d'un peuple – les Grecs – réputé menteur aux yeux des Romains[28] : de la même façon, en Espagne, au temps de l'Inquisition, Cervantès donne pour auteur de *Don Quichotte* un « historien arabe », Cide Hamete Benengeli[29].

soient surtout valables pour le *Roman* grec, beaucoup moins pour les *Res gestae*, où les valeurs aristocratiques sont encore prégnantes.

[23] N. HOLZBERG, *Die antike Fabel. Eine Einführung*, Darmstadt 1993 [éd. revue 2001], pp. 29-30. Comme le dit L. JERPHAGNON dans la préface de son recueil d'études *Au bonheur des sages*, Paris 2013[2] [2004], pp. 17-18 : « L'Antiquité, le Moyen Age, abondent en pseudépigraphes. En des temps où la conscience de soi était moins envahissante qu'elle ne l'est de nos jours, et la propriété littéraire moins sévèrement gardée, le mieux que pouvait faire un illustre inconnu pour être lu était encore de publier ses cogitations, géniales ou non, sous le nom de quelque célébrité : un apôtre, un poète, un philosophe, selon les besoins. »

[24] Hor., *Sat.* 1, 1, 69-70.

[25] Philostr., *VA* 5, 14-15.

[26] Voir BRENEZ, *Julius Valérius et le corpus alexandrin* [n. 5], pp. 763-776 ; 89 ; 893 ; 960 ; 999.

[27] Arr., *Anab.* 1, 12, 1-5. En général et pas seulement en ce qui concerne Alexandre, l'histoire à Rome est associée peu ou prou à la poésie épique et à la tragédie : voir par ex. Plb. 2, 56, 11-12 (l'histoire est une tragédie vraie) ; D. S. 1, 1, 5 - 2, 4 (l'histoire, comme l'épopée, confère l'immortalité aux hommes) ; Quint., *Inst. Orat.* 10, 31-33 (l'histoire est un poème en prose) ; Luc., *Hist. Conscr.* 45 (la poésie épique comme modèle des récits de bataille). Il s'agit bien ici d'histoire (*res gestae*) et non de roman au sens moderne du terme : l'appellation *Roman d'Alexandre* date du XII[e] siècle, lorsque des clercs adaptent en roman, c'est-à-dire en ancien français, des biographies latines d'Alexandre, principalement l'*Épitomé* des *Res gestae* de Valérius.

[28] Juv., *Sat.* 3, 60-108.

[29] M. DE CERVANTÈS, *Don Quichotte*, 1[ère] partie, chap. 9 ; 2[nde] partie, chap. 3 et *passim* : Cide

Pour ma part, j'ai fait l'hypothèse que Valérius a pu être le premier à rassembler et à adapter en latin des sources grecques diverses, pour en tirer, en ajoutant probablement des passages de son cru, un récit cohérent et en prise avec son temps[30].

L'origine de Valérius (Alexandrin, ou en tout cas connaissant et aimant Alexandrie[31]) et la date de composition des *Res gestae* (fin du IIIe siècle – première moitié du IVe siècle) les rapprochent en effet de l'auteur et de la date de composition du supposé *Roman* originel, censé avoir été rédigé par un Alexandrin au IIIe siècle, peut-être même à la fin du IIIe siècle : l'opposition très marquée, dans le *Roman*, entre Grecs et barbares semble plaider pour une rédaction postérieure aux invasions qui ont suivi la chute des Sévères en 235[32] ; il y est fait mention de peuples barbares qui auraient figuré au triomphe d'Aurélien en 274[33].

À la fin du passage sur la fondation d'Alexandrie, Valérius semble parler en tant qu'auteur de l'agencement des différents récits[34]. On note effectivement chez lui une volonté de donner à ce texte nourri d'apports divers une véritable cohérence, qu'on ne retrouve pas ensuite dans les premières versions grecques connues du *Roman* : il divise l'ouvrage en trois livres, ayant chacun leur unité thématique inscrite dans les titres qu'il leur donne (*ortus*, *actus*, *obitus Alexandri*). Le style des *Res gestae*, leur esthétique de la *uarietas*[35], en rapport étroit avec le sens du récit, éloge de la diversité du monde[36], contribue également à unifier le texte.

Hamete Benengeli semble voué au mensonge du fait qu'il est arabe, mais il dit la vérité parce qu'il est historien et non poète. Grâce à cet auteur fictif et ambigu, Cervantès acquiert une liberté de ton qui lui permet de brocarder ici et là les représentants de l'Église et même le dogme catholique.

[30] BRENEZ, *Julius Valérius et le corpus alexandrin* [n. 5], pp. 26-27.

[31] ROMANO, *Giulio Valerio* [n. 6], pp. 13-17, repris par R. STONEMAN, *The Latin Alexander*, dans H. HOFMANN (éd.), *Latin Fiction : The Latin Novel in Context*, Londres 1999, pp. 167-186, part. pp. 176-177.

[32] JOUANNO, *Naissance et métamorphoses* [n. 14], p. 28, se réfère à A. CHASSANG, *Histoire du roman et de ses rapports avec l'histoire dans l'Antiquité grecque et latine*, Paris 1862.

[33] BOUNOURE-SERRET, *Le Roman d'Alexandre* [n. 21], pp. XVIII et 229, n. 8 : le passage visé est 1, 2, à comparer avec les deux listes des peuples soumis par Aurélien dans *HA*, *Aur.* 33, 4 et 41, 10. À moins que ce ne soit l'auteur de l'*Histoire Auguste* qui s'appuie sur le *Roman d'Alexandre* pour sa *Vie d'Aurélien*…

[34] Val. 1, 33 : *enimuero hactenus tibi super ciuitatis illius conditu dictum habebis*.

[35] Valérius emploie un vocabulaire très varié, emprunté aussi bien à la poésie et à la prose classiques qu'au latin tardif (C. FASSBENDER, *De Iuli Valeri sermone quaestiones selectae*, Diss. Münster 1909, pp. 60-78), et il fait grand usage des pléonasmes et des synonymes (FASSBENDER, *De Iuli Valeri* [n. 35], p. 53 ; ROMANO, *Giulio Valerio* [n. 6], pp. 76-77). W. KROLL, *RE*, X, 1, 1917, *s.v.* « Iulius Valerius Polemius », coll. 846-850, *praes.* 849, parle de la « bigarrure » de la langue de Valérius, et ROMANO, *Giulio Valerio* [n. 6] souligne également à plusieurs reprises la variété du style des *Res gestae* (par ex. pp. 85-86).

[36] Val. 1, 4 ; 1, 13 ; 3, 28 (beauté et originalité du mélange, de l'œuvre composite : tablette

On trouve des traces de l'œuvre de Valérius dans les plus anciennes versions grecques du *Roman*, dont on s'attendrait à ce qu'elles reprissent pour l'essentiel et avec aisance le récit originel grec, s'il existait : elles s'appuient en fait, assez maladroitement, sur Valérius pour la trame et le découpage du récit en trois livres. Le texte A reprend même aux *Res gestae*, dans le débat des orateurs athéniens, un exorde (« Jusques à quand… ») qui n'a de sens qu'en latin, où il évoque l'indignation cicéronienne[37]. Corinne Jouanno note en outre la présence de latinismes[38].

Si l'idée que l'auteur du *Roman* vivait au IIIe siècle est si tenace, c'est sans aucun doute parce que l'on considère que la période des Sévères était propice à l'élaboration de ce type de récit : Jean-Pierre Callu insiste sur la captation des « résurgences du mythe alexandrin » par cette dynastie[39]. Mais le règne de Constantin est également favorable à l'apparition du *Roman*, plus encore, me semble-t-il, que l'époque des Sévères ou même de Dioclétien.

Le IVe siècle éprouve en effet un grand attrait pour la figure d'Alexandre, conquérant invincible, un attrait qui se généralise à cette époque dans toutes les couches de la société, y compris chez les chrétiens[40]. L'empereur Constantin, notamment, se montre de plus en plus sensible au prestige du conquérant, ses monnaies l'attestent et son conseiller chrétien Eusèbe de Césarée comme le panégyriste de 313 établissent une comparaison plus ou moins explicite entre Constantin et Alexandre à propos de leur âge, de l'importance de leur armée, de l'étendue des territoires sous leur domination[41].

astrologique, trophée et Alexandre lui-même sont des objets ou des êtres d'exception) ; 3, 6 (nécessité de la diversité des mœurs humaines) ; 3, 27 (Aristote félicite Alexandre en lui appliquant le vers d'Homère : « J'ai noté la diversité des villes et des mœurs des hommes »).

[37] Val. 2, 2 : *Quousque tandem, Aeschines,…* rappelle Cic., *Cat.* 1, 1 : *Quousque tandem abutere, Catilina,…* ; texte A 2, 2 : *Μέχρι πότε, Αἰσχίνη,…*

[38] JOUANNO, *Naissance et métamorphoses* [n. 14], pp. 28 et 51, n. 202.

[39] J.-P. CALLU, « Julius Valère, le Pseudo-Libanius et le tombeau d'Alexandre », *Ktèma* 19, 1994, pp. 269-284, part. pp. 283-284, et ID., *Alexandre* [n. 7], p. 40.

[40] Certaines grandes familles sénatoriales romaines vouent un culte au conquérant et, d'une manière générale, les portraits d'Alexandre sont considérés comme des porte-bonheur (voir L. CRACCO RUGGINI, « Sulla cristianizzazione della cultura pagana : il mito greco e latino di Alessandro dall'età antonina al medioevo », *Athenaeum* 43, 1965, pp. 3-80, part. pp. 8-17). Outre le *Roman*, plusieurs ouvrages concernant Alexandre jalonnent le siècle : du côté païen, l'*Itinerarium Alexandri* (340), l'*Épitomé de Metz* et le *Liber de morte testamentoque Alexandri* (règne de Julien ou fin du IVe siècle) (trad. fr. *princeps* de ces trois ouvrages : BRENEZ, *Julius Valérius et le corpus alexandrin* [n. 5]) et, surtout dans la seconde moitié du IVe siècle, divers opuscules chrétiens (CRACCO RUGGINI, *Sulla cristianizzazione* [n. 40], pp. 21-79).

[41] J. VOGT, *Constantin der Große und sein Jahrhundert*, 2e éd. revue, Munich 1960 [1949], pp. 224-225. *Pan.* 9, 5, 1-2 ; Eus., *Vita Constantini* 1, 5, 8 ; 4, 7, 1-3 et 4, 50. Monnaies de Constantin de 325 et de 335 : voir P. MARAVAL, *Constantin le Grand. Empereur romain, empereur chrétien (306-337)*, Paris 2011, p. 167 et 309.

Le sujet du *Roman* paraît particulièrement bien adapté au contexte historique du début du IV^e^ siècle : il porte sur les exploits d'un monarque maître du monde, à une époque où le pouvoir absolu de l'empereur tend à s'affirmer de plus en plus ouvertement[42]. La lutte victorieuse contre les barbares, les Perses surtout, constitue l'axe principal du récit, au moment où les incursions des peuples extérieurs à l'Empire romain suscitent l'inquiétude et où l'Empire perse sassanide revendique l'héritage des Achéménides, dont le dernier représentant était l'adversaire d'Alexandre. Les Perses accentuent la pression aux frontières à la fin du règne de Constantin : Shapur II dépose le roi d'Arménie – protectorat romain – et ordonne la persécution des chrétiens que prétend défendre l'empereur allié à l'Église. Le problème barbare se pose aussi à l'intérieur de l'Empire, où l'armée compte un bon nombre de recrues étrangères et où de hauts personnages, parfois l'empereur lui-même, sont d'origine étrangère ou nés dans des régions reculées de l'Empire[43].

Dans les *Res gestae* de Valérius, premier avatar connu du *Roman*, la figure de l'empereur Constantin semble affirmer sa présence. Elle commence peut-être avec le gentilice de l'auteur, qui est aussi celui de Constantin. Mais surtout, les *Res gestae* transforment Alexandre en un empereur idéal, qui emprunte nombre de traits à Constantin.

Ainsi, la politique attribuée à Alexandre reprend à bien des égards celle de Constantin. Tout en accentuant l'origine double et « douteuse » d'Alexandre, ce qui le rapproche de Constantin né aux confins de l'Empire d'une concubine servante d'auberge[44], Valérius le pose, comme l'empereur, en organisateur du monde, défenseur de l'ordre moral et de la civilisation gréco-romaine.

[42] P. VEYNE, *L'Empire gréco-romain*, Paris 2005, pp. 15-78.

[43] E. STEIN, *Histoire du Bas-Empire*, 1. *De l'État romain à l'État byzantin (284-476)*, Paris 1959 [trad. J.-R. PALANQUE] ; É. DEMOUGEOT, *La Formation de l'Europe et les Invasions barbares*, 1 et 2, Paris 1969 et 1979 ; A. BOWMAN – P. GARNSEY (éds.), *The New Cambridge Ancient History*, 12. *AD 193*-337, Cambridge 1998 ; A. CHAUVOT, *Opinions romaines face aux barbares au IV^e^ siècle apr. J.-C.*, Paris 1998.

[44] Certains historiens précédents (Plu., *Alex.* 2, 6 ; 3, 1-4 ; Just. 11, 11, 3-4 ; 12, 16, 2) faisaient déjà écho à une tradition selon laquelle Alexandre n'était pas le fils de Philippe, mais le fruit de l'union d'Olympias avec un serpent, avatar divin. Mais selon les *Res gestae*, Alexandre est né des amours de la reine de Macédoine avec un mage égyptien, pharaon déchu qui a pris le masque du dieu libyen Ammon : le futur maître du monde unit en sa personne l'Europe et l'Asie, les Grecs et les barbares, l'humain et le divin, au prix d'une mésalliance et de l'illégitimité. Constantin, fils d'un général illyrien devenu « Hercule » de la Tétrarchie et d'une servante d'auberge bithynienne répudiée, pouvait se reconnaître dans ce portrait ambigu. Sur l'origine sociale de la mère de Constantin et sa relation avec Constance Chlore, voir J.W. DRIJVERS, *Helena Augusta, the Mother of Constantine the Great and the Legend of Her Finding of the True Cross*, Leyde 1992, pp. 15-19, et MARAVAL, *Constantin* [n. 41], p. 26.

Alexandre procède dans les *Res gestae* à une mise en ordre de la société assez semblable à celle qu'a opérée l'empereur. L'administration centralisée de l'Empire d'Alexandre, où les documents et la correspondance tiennent une grande place, évoque la monarchie bureaucratique du IV^e^ siècle[45]. La volonté affichée par Alexandre de fixer ses sujets dans leur lieu d'origine, celle également de se réserver l'or et l'argent, ce qui n'est attesté par aucun historien, rappellent les mesures prises par Constantin à la suite des Tétrarques : l'institution du colonat, l'impôt du *chrysargyre*, la confiscation des statues d'or et d'argent des temples[46]. Au mépris de la réalité historique, Valérius montre Alexandre empêchant le remariage de son père et la répudiation de sa mère, conformément à la nouvelle morale constantinienne : une loi de 331 restreint considérablement la possibilité de répudier son conjoint[47].

Dans les *Res gestae*, Alexandre se présente avant tout comme un civilisateur, qui fonde et restaure sans cesse des cités, y compris celles que, selon les historiens, il n'a fait que détruire : Thèbes et Persépolis, pour ne citer que les plus connues[48]. La place que Valérius accorde à la fondation d'Alexandrie d'Égypte, ville-capitale portant le nom de son fondateur, dotée (par Valérius ?) de cinq collines, avec l'apostrophe au dédicataire inconnu de l'ouvrage qui clôt le récit de cette fondation, et le rappel constant, au cours du récit, de l'importance pour un souverain de fonder des cités afin de gagner l'immortalité[49] suggèrent le parallèle avec Constantin et la fondation de Constantinople (324-330). L'Alexandre « restaurateur » des *Res gestae* correspond, davantage qu'à la réalité historique, à l'action exaltée et menée par l'empereur[50] ; le fondateur d'Alexandrie, centre culturel

[45] J.-M. CARRIÉ, A. ROUSSELLE, *L'Empire romain en mutation des Sévères à Constantin 192-337*, Paris 1999, pp. 184-190 et 261-263. Chez Valérius, tous les conflits sont précédés d'une abondante correspondance, parfois même ils se résolvent ainsi (par ex. Val. 1, 36 ; 1, 38 ; 1, 39 ; 1, 40 : échange de lettres entre Darius, ses satrapes et Alexandre ; 2, 1-2 ; 2, 5 : correspondance d'Alexandre avec les Athéniens ; 3, 2 : lettre de Porus à Alexandre ; 3, 5 : lettre des gymnosophistes à Alexandre ; 3, 18 : correspondance entre Alexandre et Candace ; 3, 25-26 : correspondance entre Alexandre et les Amazones…). Les rapports, les relations de voyage, les lettres de courtoisie ou de félicitations remplissent une bonne partie des *Res gestae* (Val. 1, 16 ; 2, 8 ; 2, 22 ; 3, 17 ; 3, 27-28). On y trouve aussi des documents officiels, édits, proclamations, testament (Val. 1, 25 ; 2, 21 ; 3, 33).

[46] Val. 2, 21. CARRIÉ – ROUSSELLE, *L'Empire romain en mutation* [n. 45], pp. 198-206 ; 245-246 ; 611-615 ; MARAVAL, *Constantin le Grand* [n. 41], p. 252.

[47] MARAVAL, *Constantin le Grand* [n. 41], p. 257. Val. 1, 20-22.

[48] Val. 1, 31-33 ; 1, 47 ; 2, 6 ; 2, 17 ; 3, 33 ; 3, 35.

[49] Val. 1, 30-33 ; 2, 4 ; 3, 24 ; 3, 32 ; 3, 33 ; 3, 35.

[50] En 337, le rescrit d'Hispellum, dans l'actuelle Ombrie, exprime l'attention particulière que l'empereur accorde aux cités : « […] l'objet principal de notre prévoyance est d'agir en sorte que toutes les villes que leur éclat et leur beauté distinguent aux regards de toutes les provinces et de

gréco-romain, reflète le *conditor urbis* Constantin, fondateur d'une nouvelle Ville aux sept collines, garante de la pérennité de la civilisation gréco-romaine face au monde barbare[51]. L'« erreur » chronologique qui consiste pour Valérius à placer la fondation d'Alexandrie avant les premiers combats contre les Perses pourrait s'expliquer par ce parallèle implicite, Constantin ayant fondé sa ville avant d'entrer en guerre contre les Perses[52]. Il est possible qu'au moment où il fondait une nouvelle capitale, l'empereur latinophone ait lui-même demandé à en savoir davantage sur les réalisations de son illustre prédécesseur, en souhaitant secrètement lui être comparé[53] : Jean-Pierre Callu a également établi un parallèle entre l'emplacement primitif de la sépulture de Constantin à Constantinople et un édifice d'Alexandrie destiné à glorifier le fondateur de la ville[54].

La politique d'Alexandre à l'égard des peuples étrangers extérieurs à l'Empire (les « barbares ») s'avère elle aussi en accord avec la politique d'ouverture novatrice de Constantin, telle que l'exaltent les *Panégyriques*, Eusèbe de Césarée et les œuvres plastiques érigées sous son règne[55]. Dans les *Res gestae*, la tolérance d'Alexandre à l'égard des coutumes étrangères, et surtout sa volonté d'intégrer Perses et Indiens dans son armée et dans l'Empire, à égalité avec les Grecs, dépassent parfois ce qui nous est rapporté par les historiens antérieurs[56] ; elles ne

toutes les régions, non seulement conservent leur ancienne dignité, mais encore soient promues à une situation meilleure par l'effet de notre bienfaisance ». (*ILS*, éd. H. DESSAU, Berlin 1962[3], p. 705 [trad. A. CHASTAGNOL]). Constantin avait fait rebâtir en Numidie la ville de Cirta, détruite en 311, lors des guerres civiles, et lui avait donné son nom, Constantine. Sous son règne, plus de vingt cités furent fondées ou refondées (MARAVAL*, Constantin le Grand* [n. 41], pp. 181-182).

[51] G. DAGRON, *Naissance d'une capitale. Constantinople et ses institutions de 330 à 451*, Paris 1974.

[52] Constantinople est fondée en 324, consacrée en 330 ; les préparatifs de la campagne contre les Perses sont interrompus par la mort de Constantin en 337. Alexandre en revanche avait déjà vaincu les Perses à la bataille du Granique et à Issos et conquis l'Asie Mineure et la Phénicie quand il se rend en Égypte et y fonde Alexandrie. Mais dans les *Res gestae*, Alexandre passe directement d'Europe en Afrique (Val.1, 29-30), fonde Alexandrie (1, 31-33) et ne se mesure à Darius que bien plus tard (1, 41) : on peut voir dans cet itinéraire fantaisiste un parallèle avec les campagnes menées par Constantin en Europe, puis contre Licinius en Orient, la fondation de Constantinople précédant la campagne longtemps retardée contre les Perses.

[53] Constantin rencontre des difficultés avec le grec littéraire : selon Eusèbe, *Vita Constantini* 3, 13 et 4, 32, il fait traduire ses discours. En revanche, les Sévères étant de culture grecque, il n'aurait pas été nécessaire de reprendre en latin les récits grecs sur Alexandre pour les leur faire connaître.

[54] CALLU, *Julius Valère* [n. 39], *passim*, part. p. 273 et 284 : l'emplacement primitif de la sépulture de Constantin dans l'église-mausolée des Saints Apôtres le donne à voir comme treizième apôtre ; le dispositif architectural de l'édifice d'Alexandrie – tombeau d'Alexandre, temple de Tychè ? – est destiné à glorifier le fondateur de la ville en tant que treizième dieu.

[55] CHAUVOT, *Opinions romaines* [n. 43], pp. 54-59 ; 63 ; 83-87 (arc de Constantin érigé à Rome en 315 ; « colonne des Goths » à Constantinople et statue de chef goth dans la curie de cette ville probablement vers 332) ; 90-98 ; 101-102.

[56] Valérius est le seul historien d'Alexandre chez qui ce dernier adresse son discours aux sol-

suscitent pourtant chez le narrateur aucune des critiques émises auparavant même par les historiens favorables à Alexandre, qui dénonçaient la « barbarisation » du conquérant[57]. C'est en effet sous Constantin que des barbares sont pour la première fois admis massivement dans l'armée à égalité avec les Romains, entraînant leur accession aux postes de commandement : les Germains occupent une place de choix dans l'armée d'élite des *comitatenses* ; en 332 et 334, Constantin traite avec les Goths et installe des Sarmates dans l'Empire en échange d'un service d'armes ; il octroie de hautes dignités – consulat ou consulat suffect – à certains aristocrates barbares[58]. Tout en ayant conquis l'Empire perse à la force des armes, l'Alexandre de Valérius est censé avoir passé la moitié de son règne en paix[59] et s'adonne aux tractations diplomatiques[60], ce qui correspond mieux à la réalité du début du IV^e^ siècle qu'à la guerre de conquête incessante menée par le Macédonien. À partir de 324, date à laquelle Constantin devient le seul maître de l'Empire romain, s'ouvre en effet une période de paix relative : Constantin traite avec les peuples occidentaux et ne s'apprête à entrer en guerre contre les Perses qu'à la fin de son règne.

Au moins autant que les actes prêtés à Alexandre, l'idéologie impériale diffusée par les *Res gestae* éloigne le *Roman* de l'époque des Sévères ou de la Tétrarchie pour présenter un reflet assez fidèle de l'ère constantinienne.

Pour Valérius, le souverain se doit d'exercer un pouvoir absolu. Contrairement à toute la tradition historique, les *Res gestae* ne formulent aucune réserve sur la façon dont Alexandre exerce le pouvoir : la tendance à l'absolutisme n'est plus considérée comme un signe de barbarisation[61]. Dans tous les domaines, les *Res gestae* affirment la supériorité de l'un sur le multiple.

Au combat, la présence d'Alexandre assure à elle seule la victoire, au point que Valérius attribue au roi des exploits imaginaires : reconnaissance en territoire ennemi et combat singulier ; l'action des soldats, ou même des généraux, n'est jamais décisive[62]. Au contraire, le nombre peut même être néfaste, car il engendre confusion et division, comme Alexandre le fait remarquer à ses troupes au début

dats perses autant qu'aux Macédoniens, lors de leurs dernières séditions (Val. 3, 1, à comparer avec D. S. 17, 94, 5 et 17, 109, 2-3 ; Arr., *Anab.* 5, 25-28 et 7, 8-9 ; Ps.-Call. 3, 1).

[57] Par exemple à propos du supplice des meurtriers de Darius, Val. 2, 21, à comparer avec Arr., *Anab.* 4, 7, 3-5.

[58] CHAUVOT, *Opinions romaines* [n. 43], pp. 62-70 ; CARRIÉ, *L'Empire romain en mutation* [n. 45], pp. 625-626 et 640.

[59] Val. 3, 35.

[60] Par ex. Val. 1, 35 ; 2, 1-2 ; 2, 5-6 ; 3, 18 ; 3, 25-26.

[61] Le lien entre absolutisme et barbarisation d'Alexandre était en revanche explicite chez Plu., *Alex.* 51 et Arr., *Anab.* 4, 9, 7-9.

[62] Val. 1, 35 (prise rapide de Tyr grâce à l'*impetus* d'Alexandre) ; 1, 41 (l'intervention

de la campagne indienne, dans un discours qui insiste sur la nécessité du chef, de l'*imperator* :

> « […] il n'y a rien d'étonnant à ce que je sois contraint d'affronter seul aussi les dangers futurs, puisque j'ai suffi à parer également aux précédents en vertu de mon seul courage. […] je vous ai rendus, moi seul, maîtres de la victoire, en faisant campagne pour ainsi dire par mes seuls soins […]. Une seule décision sage et prudente prise par le chef vaut mieux en effet, quelle qu'elle soit, que la force d'une multitude qui se dépense sans réflexion (*unum quoduis imperatorium sapiens prudensque consultum praestet manum multorum inconsultius laborantium*). […] Si donc le projet de m'abandonner pour retourner seuls en Macédoine vous agrée, allez, j'y consens, et je vous accompagnerai volontiers de mes vœux lorsque vous vous hâterez de rebrousser chemin, du moins si vous pouviez le faire en restant unis et que vous ne tombiez pas, en vous divisant, dans des périls qui vous montreraient clairement que tous les succès d'une armée et sa valeur reposent sur la sagesse de son chef (*omnem exercitus fortunam atque uirtutem consistere in animo sapientis imperatoris*). »[63]

Cette vision simpliste de la conquête ne doit rien aux historiens d'Alexandre antérieurs, qui relataient tous les difficultés de l'expédition, les hauts faits accomplis par les compagnons du roi, les succès déterminants remportés par ses généraux, parfois même susceptibles de provoquer la jalousie d'Alexandre[64]. Elle semble en revanche une illustration des discours des panégyristes du IV^e^ siècle sur le monarque tout-puissant[65], une transcription de l'exploit du Tétrarque Galère, qui serait allé reconnaître en personne les positions ennemies lors de sa campagne contre les Perses, mais aussi et surtout des exploits du même genre attribués à Constantin en personne, et une préfiguration de l'attitude de Constance II,

d'Alexandre change le cours de la bataille) ; 2, 14-15 (reconnaissance d'Alexandre chez les Perses) ; 3, 4 (combat singulier contre Porus). Val. 2, 6 crédite Alexandre d'une victoire sur les Spartiates remportée en fait par son régent Antipater.

[63] Val. 3, 1 (trad. I. BRENEZ). Par contraste Darius, l'anti-Alexandre, délègue trop son pouvoir et récolte ainsi le chaos et la défaite : Val. 1, 39 ; 2, 7 ; 2, 10-11 ; 2, 16.

[64] Par ex. Curt. 4, 2, 7-4, 19 et Arr., *Anab.* 2, 16, 7-24, 6 (siège de Tyr long et difficile) ; Curt. 7, 4, 33-38 (combat singulier entre Érigyios, compagnon d'Alexandre, et Satibarzanès) ; Arr., *Anab.* 3, 28, 3 (entre les mêmes) et 4, 24, 3-5 (combat singulier entre Ptolémée et un chef indien) ; Arr., *Anab.* 4, 17, 4-7 (le dangereux rebelle Spitaménès est vaincu par le général Coenos) ; Curt. 6, 1, 17-18 et 10, 10, 14-15 ; Arr., *Anab.* 7, 12, 4-7 (jalousie d'Alexandre envers Antipater). Les historiens d'Alexandre sont d'accord sur ce point avec Clitus : Alexandre n'a pas accompli seul ses prouesses, les Macédoniens y ont une large part (Arr., *Anab.* 4, 8, 5-7).

[65] Par ex. le panégyriste de 310 à propos de Constantin (CHAUVOT, *Opinions romaines* [n. 43], p. 54).

qui s'attribuera sans vergogne les victoires de ses généraux en se déclarant faussement présent sur le champ de bataille[66].

Le monarque est en effet le favori de la Fortune[67], comme le démontre, chez Valérius, la victoire d'Alexandre à la course de chars[68] : cet épisode, là encore imaginaire, de la geste du souverain macédonien fait de lui l'équivalent de l'empereur-cocher, représenté en triomphateur sur les médaillons et mosaïques de l'Antiquité tardive, au moins jusqu'au IVe siècle[69] ; il rappelle en particulier la victoire semblable que la légende prêtait à Constantin, empereur dont Libanios assure qu'il « avait conclu un pacte éternel avec la Fortune » et qui avait fait installer une statue d'Alexandre dans l'hippodrome de Constantinople touchant au palais impérial[70]. Le souverain est choisi par la divinité pour assurer le triomphe de la

[66] Amm. Marc. 16, 10, 3 et 16, 12, 69-70, fait allusion à l'exploit de Galère et l'oppose aux prétentions de Constance II, qui se déclare dans ses écrits officiels le seul artisan des victoires romaines tout en n'ayant jamais participé à une bataille. Selon *Pan.* 10, 8, 2-3 (321), Constantin, lors d'une campagne contre les Francs, se serait déguisé pour se rendre chez les barbares avec deux compagnons et les tromper par de fausses nouvelles. Au début du Ve siècle, Philostorge, dans son *Histoire ecclésiastique* 1, 6B, rapporte que l'avant-veille de la bataille du pont Milvius, Constantin se serait déguisé en paysan et aurait vendu du vin aux ennemis pour observer leur nombre et leurs préparatifs.

[67] Val. 1, 41 : *Alexander […] expertus […] est una cum militibus suis fortunae illius ac uictoriae emolumentum.* Ainsi, lors de la première bataille contre les Perses, à l'issue de laquelle le roi macédonien s'empare des chars et des armes de Darius, c'est, selon l'auteur, au seul Alexandre que la chance sourit, que la victoire est due, et non à son armée.

[68] Val. 1, 19 : le prêtre de Jupiter prédit l'invincibilité à Alexandre après que la Fortune l'a favorisé dans la course de chars aux Jeux olympiques. Pour les Romains, le cirque est, comme le champ de bataille, un endroit où règne la Fortune, assimilée à Némésis (P. CHUVIN, *Chronique des derniers païens*, Paris 1991 [1990], pp. 212-217, part. pp. 215-217).

[69] Une marqueterie de marbre du IVe siècle, provenant de la basilique de Junius Bassus à Rome, représente l'empereur revêtu de ses ornements consulaires, debout sur un quadrige au milieu des factions du cirque. Plusieurs médaillons et contorniates des IIIe et IVe siècles associent les figures d'Alexandre, de la Fortune, du cocher vainqueur et de l'empereur victorieux (*The Search for Alexander. An Exhibition*, Boston 1980, pl. 5, pp. 103-104, n° 11 ; p. 114, n° 33 ; p. 117, n° 36). A. CAMERON, *Porphyrius the Charioteer*, Oxford 1973, pp. 23-24, note que les représentations d'empereur-cocher diminuent nettement à Constantinople dès le début du Ve siècle. On peut remarquer en revanche que sous les Sévères, dans un ouvrage que l'on peut pourtant rapprocher du *Roman d'Alexandre*, Philostr., *VA* 5, 26, réprouvait les courses de chars pour leur violence.

[70] G. DAGRON, *Constantinople imaginaire. Études sur le recueil des Patria*, Paris 1984, pp. 174-176 ; p. 84, il interprète la légende de Constantin vainqueur à l'hippodrome comme une transposition des luttes de la Tétrarchie, à l'issue desquelles Constantin s'est imposé comme souverain unique. Lib., *Or.* 59, 59. Eusèbe de Césarée reprend l'image de l'empereur-cocher pour affirmer que les quatre Césars nommés par l'empereur, « attelé[s] sous l'unique joug [du] quadrige royal [de Constantin] », tiennent leur pouvoir de ce dernier, qui reste le seul maître : « il les dirige d'en haut, tel un cocher » (*Louanges de Constantin* 3, 4).

civilisation sur la barbarie : dans les *Res gestae*, la bataille du Stranga, dernière bataille pour le pouvoir suprême, au bord d'un fleuve, ne correspond pas aux combats livrés par Alexandre, mais possède les caractéristiques surnaturelles attribuées à la célèbre bataille du pont Milvius, qui en 312 assure à Constantin la possession de Rome et de tout l'Occident (victoire annoncée par la divinité ; signe dans le ciel ; engloutissement miraculeux de l'armée adverse dans le fleuve)[71].

De ce fait, Valérius, davantage en conformité avec les principaux historiographes du IV^e^ siècle qu'avec la réalité historique, présente la disparition du monarque comme une catastrophe entraînant le chaos dans l'Empire[72]. Les assassinats et les invasions consécutifs à la mort d'Alexandre selon les *Res gestae* sont loin d'avoir eu cette ampleur dans les faits[73], mais renvoient à une conception privilégiée au IV^e^ siècle, reprise aussi bien par Aurélius Victor et par l'*Histoire Auguste* à propos des empereurs Alexandre Sévère et Aurélien, que par Ammien Marcellin à propos de Julien : le règne d'un empereur salvateur est immédiatement suivi d'une époque troublée, durant laquelle se succèdent assassinats, invasions, usurpations, règnes d'empereurs barbares, catastrophes naturelles[74]. La nécessité et la supériorité du souverain sont telles, que ses meurtriers ne sont pas traités en opposants politiques, mais en esclaves rebelles à l'autorité de leur « maître » l'empereur[75]. Le terme *dominus* appliqué officiellement à l'empereur et la conception du pouvoir qu'il révèle, couplés à d'autres usages de cour comme l'*adoratio*, sont bien établis depuis Dioclétien – suscitant les réserves sénatoriales dont Valérius se fait l'écho[76].

[71] Val. 2, 13-16. Un relief de l'arc de Constantin notamment, dédié à Rome en 315, qui représente la noyade dans le Tibre de Maxence et de ses soldats, semble prendre pour modèle l'épisode biblique de l'engloutissement des armées du pharaon, lancées à la poursuite de Moïse et de son peuple (C. PIETRI, *Constantin en 324 : propagande et théologie impériales d'après les documents de la Vita Constantini*, dans E. FRÉZOULS (éd.), *Crise et Redressement dans les provinces européennes de l'Empire (milieu du III^e^-milieu du IV^e^ siècle apr. J.-C.)*, Actes du colloque de Strasbourg (décembre 1981), Strasbourg 1983, pp. 63-90, repris dans C. PIETRI, Christiana respublica. *Éléments d'une enquête sur le christianisme antique*, 1. *Roma christiana ; Empire et Église ; Patristique et ecclésiologie*, Rome 1997, pp. 253-280, *praes.* 90 (280)).

[72] Val. 1, 25 ; 3, 17.

[73] Olympias et Roxane, la mère et la femme d'Alexandre, ont été assassinées plusieurs années après la mort du roi, leur mort n'est donc pas un corollaire de la sienne ; Valérius est le seul à mentionner des attaques de la part des Perses et des Indiens : les historiens antérieurs relatent seulement les luttes entre les Diadoques.

[74] Aur. Vict., *Caes.* 24, 7-11 ; *HA, Maxim.* 1, 5-7 ; 9, 2 ; 10, 1 ; Amm. 25, 5, 7 ; 25, 7, 9 ; 26, 4, 5 ; 26, 5, 8 ; 26, 10, 3 ; 26, 10, 12-14 ; 26, 10, 15-19.

[75] Val. 2, 21.

[76] Emploi du terme *dominus* : Val. 1, 4 ; 2, 20 ; allusion à l'*adoratio* : Val. 2, 22. Introduction de l'appellation *dominus* sous la Tétrarchie : G. LANDGRAF, « Zu Julius Valerius », *Zeitschrift für die österreichischen Gymnasien* 33, 1882, pp. 429-433, *praes.* 430 ; ROMANO, *Giulio Valerio* [n. 6], pp. 18-19 et

Il paraît toutefois difficile de croire que le récit des *Res gestae* propose un reflet fidèle du régime instauré par Dioclétien, ainsi que le voudrait D. Romano[77], car Valérius insiste à plusieurs reprises sur l'impossibilité d'admettre l'existence de deux souverains à la fois, en l'occurrence Alexandre et Darius[78], mais la critique est tout aussi valable pour Constantin et Maxence (maître de l'Italie et de Rome jusqu'en 312) ou Constantin et Licinius (maître de l'Orient jusqu'en 324) : elle semble bien signifier le rejet définitif du système tétrarchique mis en place par Dioclétien et rejoint le *satisfecit* décerné par le chrétien Eusèbe de Césarée à l'empereur après sa victoire de 324 : « Toute la portion de l'univers qui était soumise aux Romains ayant fusionné par la réunion des peuples de l'Orient à l'autre partie de l'Empire, tout le corps était en bon ordre, grâce à une autorité unique à sa tête, le pouvoir monarchique s'étendant en tous lieux »[79].

Dans les *Res gestae*, tous les peuples civilisés, y compris Rome et Athènes, pourtant respectivement républicaine et démocratique à l'époque d'Alexandre, sont gouvernés par des monarques : chez les Romains, le consul Aemilius fait figure de souverain unique, Valérius ne soufflant mot du second consul ni du Sénat[80] ; Démosthène apparaît comme le chef suprême des Athéniens, et même des Grecs, qui se laissent gouverner par son éloquence[81]. Mieux, dans les deux cas, ces hommes, pourtant figures emblématiques de la République romaine et de la démocratie athénienne[82], n'en sont pas moins présentés comme de chauds par-

62 ; pp. 25 et 60-61 pour l'*adoratio* introduite par Dioclétien et l'opposition sénatoriale que traduit Valérius.

[77] ROMANO, *Giulio Valerio* [n. 6], pp. 25-26.

[78] Val. 1, 38 et 2, 14 : Darius « transmet » l'empire à Alexandre ; 2, 14 : Alexandre, déguisé en émissaire, est tenté d'« adorer » Darius lorsqu'il se trouve en sa présence ; 2, 17 : Darius a seulement « couvé » l'empire qui revient légitimement à Alexandre. Les deux souverains, maîtres l'un de l'Occident et l'autre de l'Orient, ne sont pourtant jamais mis sur un pied d'égalité, ils ne règnent jamais en même temps et ils se disputent non pas l'Empire perse, mais l'empire en général, c'est-à-dire le gouvernement du monde.

[79] Eus., *Vita Constantini* 2, 19, 1.

[80] Val. 1, 29. Dans les textes grecs du *Roman*, au contraire, il est question des « stratèges des Romains », Marc-Émile (texte A 1, 26) ou Marcus (texte L 1, 29) n'étant que leur représentant. On peut noter l'existence en 328 d'un préfet du prétoire d'Italie nommé Aemilianus (MARAVAL, *Constantin le Grand* [n. 41], p. 245) : simple coïncidence, ou Valérius a-t-il voulu par le choix du nom du consul ancrer son récit dans la réalité contemporaine (et peut-être également honorer un ami) ?

[81] Val. 2, 3-5 : à Athènes, l'assemblée qui acclame Démosthène comprend des Amphictyons, délégués des cités grecques.

[82] Le nom du consul Aemilius, qui accueille Alexandre, évoque les grandes heures de la Rome républicaine, contemptrice des rois : il fait penser à Paul-Émile, vainqueur du dernier roi de Macédoine, Persée (-168) et à son fils Scipion Émilien, le second Africain, qui a définitivement détruit la puissance de Carthage (-146). Quant à Démosthène, il est à peine besoin de rappeler son combat acharné contre l'impérialisme macédonien.

tisans du roi de Macédoine : le seul débat important des *Res gestae*, qui a lieu à Athènes et qui porte sur l'obéissance due à Alexandre, et au-delà sur la meilleure forme de gouvernement, aboutit au rejet du régime démocratique et du régime républicain, générateurs de comportements excessifs et désordonnés qui conduiraient probablement à une défaite face aux barbares[83]. Ce débat a beau faire fi de toute véracité, et même de toute vraisemblance historiques, on ne peut se contenter d'y voir, à la suite de Gilles Bounoure, un indice de l'ignorance de Valérius[84] : l'échange des positions politiques entre les orateurs Démade et Démosthène, les anachronismes consistant à faire des combattants de Marathon et de Salamine les contemporains d'Alexandre et de l'assemblée démocratique athénienne une « curie », c'est-à-dire un conseil aristocratique à la romaine, où Démade utilise des exclamations empruntées à Cicéron, font partie d'une mise en scène destinée à démontrer la nécessité de la monarchie absolue, seule capable de défendre avec succès les valeurs de la civilisation gréco-romaine[85].

Ainsi Valérius, tout en reprenant les grandes questions déjà soulevées par la Seconde Sophistique et les *topoi* afférents[86], détourne ces derniers pour aboutir à une conclusion nettement opposée aux convictions affichées par un Aelius Aristide et encore sous les Sévères par Philostrate, à savoir : l'idéal de la constitution mixte et de l'empereur « démocrate », qui réunissent les qualités de la démocratie, de l'aristocratie et de la monarchie, sans leurs défauts[87] ; l'éloge des Tyrannoctones, des Athéniens opposants à l'impérialisme macédonien, des Romains de la République[88]… Sa conception rejoint en revanche les affirmations d'Eusèbe de Césarée, conseiller chrétien de Constantin, pour qui la polyarchie est synonyme de désordre : « La monarchie l'emporte sur toute espèce de constitution et de gouvernement, car c'est plutôt anarchie ou dissension que le gouvernement de plusieurs, où l'égalité d'honneur suscite des conflits. C'est pourquoi en

[83] Val. 2, 2-5 : Démade, l'orateur qui refuse la domination d'Alexandre, tient des propos outranciers et présomptueux, le peuple et les magistrats sont en tumulte… ROMANO, *Giulio Valerio* [n. 6], p. 59, note le contraste stylistique que Valérius instaure entre le discours passionné de Démade et celui de Démosthène, caractérisé par « la modération et l'équilibre ».

[84] BOUNOURE, *Le Roman d'Alexandre* [n. 21], p. 275, n. 15.

[85] Val. 2, 2-3 et 5.

[86] Sur l'idéologie développée par la Seconde Sophistique en faveur de l'impérialisme romain, très proche de l'éloge d'Alexandre prononcé dans le *Roman* par Démosthène, voir G. W. BOWERSOCK, *Greek Sophists in the Roman Empire*, Oxford 1969, pp. 43-58, et L. PERNOT, *Éloges grecs de Rome*, Paris 1997, pp. 29-40. Sur l'importance du thème des guerres médiques dans la Seconde Sophistique, voir H.-I. MARROU, *Histoire de l'éducation dans l'Antiquité*, 1. *Le monde grec*, Paris 1975 [1948[1]], p. 304, et B. P. REARDON, *Courants littéraires grecs des II^e^ et III^e^ siècles après J.-C.*, Paris 1971, pp. 106-109.

[87] Aristid., *or.* 14, 60 et 90 ; Philostr., *VA*, 5, 33-37 ; 7, 4 ; 8, 7.

[88] Philostr., *VA* 7, 4 ; 7, 37 ; 8, 16.

vérité il n'y a qu'un seul Dieu […], un seul roi, un seul Logos, une seule loi royale »[89].

Seul le cercle familial peut être amené à jouer un rôle auprès du monarque. Dans les *Res gestae*, à la différence des textes grecs du *Roman*, Alexandre ne prend jamais l'avis du peuple ni de l'assemblée des soldats, comme c'était pourtant la coutume en Macédoine, notamment lors de l'accession au trône : approbation du principe dynastique privilégié par Constantin en 310[90] ? Valérius limite par ailleurs considérablement la présence, sans même parler de l'influence, des généraux et des amis d'Alexandre : Parménion et Ptolémée, deux des plus importants, peuvent à la rigueur émettre une opinion, mais c'est le roi seul qui prend la décision[91]. Quant à Héphestion, le plus cher des amis d'Alexandre, le second personnage de l'empire aux dires des historiens antérieurs, il n'est mentionné que pour mémoire[92] : les honneurs, divins selon Diodore, héroïques aux dires des autres historiens, qui lui ont été rendus après sa mort, sont réservés dans les *Res gestae* au souverain lui-même et aux membres de sa famille. Comme dans l'Antiquité tardive, « les membres du cercle royal » occupent la première place, devant ceux qui ne bénéficient pas du statut sacré de la *domus Augusta* – ou *diuina*[93]. C'est que personne, en dehors de la famille régnante, ne peut se prévaloir d'un lien privilégié avec la divinité : au travers de la figure du mage Nectanabus, dont la mise à mort par Alexandre révèle la vanité d'un savoir sans prise sur la volonté divine[94], les

[89] Eus., *Louanges de Constantin* 3, 6, cité par MARAVAL, *Constantin le Grand* [n. 41], p. 208, qui commente : « Le système politique reçoit un fondement théologique, en même temps que cette affirmation dévalorise le principe qui régissait l'Empire sous les prédécesseurs de Constantin, celui de la tétrarchie, qualifiée d'anarchie, et rétablit une sorte de continuité entre le fondateur de l'Empire, Auguste, et Constantin ».

[90] Val. 1, 25, à comparer avec le texte A 2, 1 et le texte L 1, 26 (prise du pouvoir par Alexandre). Val. 2, 22 : Alexandre choisit lui-même un satrape pour la Perse, alors que dans les textes grecs il demande l'avis du peuple et se conforme au souhait des Perses. Sur l'Empire comme patrimoine, que Constantin transmet à ses enfants, voir MARAVAL, *Constantin le Grand* [n. 41], pp. 60-61 ; 210 ; 218. La reprise par Valérius du testament apocryphe d'Alexandre (Val. 3, 33), alors que les historiens antérieurs insistaient sur l'impréparation de la succession du conquérant (D. S. 18, 1, 4 et 2, 1 ; Curt. 10, 5, 4-5 et 12 ; Plu., *Alex.* 77 ; Arr., *Anab.* 7, 26, 3), participe sans doute de ce même refus de la conception tétrarchique du pouvoir au profit de la légitimité dynastique voulue par Constantin.

[91] Val. 2, 17 ; 3, 19.

[92] Val. 1, 18 ; 3, 17. Valérius partage le rôle que lui attribue la tradition historique entre Ptolémée, institué second d'Alexandre sans en avoir l'importance (Val. 3, 19-20), et un imaginaire « Philon », ami de cœur qui, aussitôt évoqué, meurt au service du roi (Val. 3, 17).

[93] Val. 3, 19 : *[Ptolomaei] (…) dignitas ueluti secunda post regis ambitum uidebatur.*

[94] Val. 1, 3 (son pouvoir magique n'empêche pas Nectanabus de perdre son royaume) ; 1, 14 (sa connaissance de l'avenir ne l'empêche pas d'être tué par son fils, qui en profite pour souligner l'inutilité de sa science astrologique). Cette dernière mésaventure de Nectanabus rappelle évidem-

Res gestae semblent bien critiquer la science théurgique « égyptienne » dont sont friands à cette époque beaucoup de sénateurs et de philosophes païens[95]. En plein accord avec Constantin, qui se méfie de pratiques jugées dangereuses pour le pouvoir impérial, Valérius met en garde ses pairs contre l'astrologie, qui jette le discrédit sur le paganisme aux yeux du pouvoir monarchique et pousse Constantin à chercher dans le dieu chrétien un appui divin indépendant des astres : l'empereur fait exécuter vers 330 le néoplatonicien Sopatros d'Apamée, longtemps l'un de ses proches, sur l'accusation de magie et brûler les ouvrages de Plotin et de Porphyre[96]. Cet épisode du *Roman* l'éloigne là encore des Sévères et de leur engouement pour les sciences occultes, l'astronomie et la divination, si l'on en juge par ce qu'en dit leur protégé Philostrate[97].

En revanche les femmes de la famille royale, notamment la mère d'Alexandre, sont bien plus visibles dans les *Res gestae* que dans les *Histoires d'Alexandre* antérieures : chez Valérius, Olympias partage les travaux de son fils davantage que la tradition ne le rapporte, allant jusqu'à l'accompagner dans la première partie de son expédition, ce qui la fait assister à la fondation d'Alexandrie et à la première victoire sur Darius ; Alexandre la charge de mener une troupe de prisonniers en

ment celle de l'astrologue tombé dans un puits, contée par Aesop. 40, et advenue à Thalès, l'un des Sept Sages de la Grèce, selon Platon, *Théétète* 174 A-B, et D. L. 1, 34.

[95] Sur le prestige de l'astrologie et de la magie à Rome sous l'Empire, voir l'étude classique de F. CUMONT, *Les religions orientales dans le paganisme romain*, Paris 1929[4] [repris en 1963 ; rééd. Turnhout 2006], pp. 151-180, et P.-M. CAMUS, *Ammien Marcellin, témoin des courants culturels et religieux à la fin du IV^e siècle*, Paris 1967, pp. 168-171 et 200-222. Depuis l'époque des Antonins, les tendances mystiques et l'intérêt pour les sciences occultes, en particulier pour la théosophie et les pratiques théurgiques venues d'Orient, n'ont cessé de se développer (voir A.-J. FESTUGIÈRE, *La révélation d'Hermès Trismégiste*, 1. *L'astrologie et les sciences occultes*, Paris 1944 [2^e éd. revue 2014] et S. KNIPE, *The late antique hero*, dans P. BROWN – R. LIZZI TESTA (éds.), *Pagans and Christians in the Roman Empire : The Breaking of a Dialogue (IV^th-VI^th Century A.D.)*, Berlin 2011, pp. 163-170). L'attention portée aux phénomènes célestes est une caractéristique du néoplatonisme, florissant dans l'Antiquité tardive : pour le néoplatonicien Plotin, dont Porphyre édite les *Ennéades* vers 300, le mouvement circulaire des planètes autour de la terre reflète l'harmonie divine, la perfection du Souverain Bien. Dans les *Res gestae*, on trouve un écho de cette pensée dans la « ronde céleste » des étoiles que Nectanabus fait observer à Alexandre juste avant que ce dernier ne ridiculise ses spéculations en le précipitant dans le ravin (Val. 1, 14).

[96] MARAVAL, *Constantin le Grand* [n. 41], pp. 108-109 (lois contre la magie à partir de 318) et p. 200 (exécution de Sopatros) ; A. PIGANIOL, *L'Empire chrétien (325-395)*, 2^e éd. mise à jour par A. CHASTAGNOL, Paris 1972 [1947[1]], p. 57. Constantin, dans sa lettre aux Orientaux (324), incrimine les pratiques superstitieuses, la magie, qui manipulent les mauvais empereurs pour les pousser à persécuter les chrétiens et créent le désordre (Eus., *Vita Constantini* 2, 49-52).

[97] Philostr., *VA* 3, 41-44 : le sage Apollonios de Tyane, dont Philostrate écrit la vie à la demande de l'impératrice Julia Domna, s'occupe autant des phénomènes célestes que Nectanabus et cherche également à entrer en communication avec la divinité, la connaissance de l'avenir étant selon lui bénéfique.

Macédoine ; par la suite, il lui envoie des comptes rendus détaillés de ses campagnes[98]. Son statut reflète assez bien celui des impératrices de l'Antiquité tardive, dont elle porte d'ailleurs le titre, *domina*[99] : ainsi Julia Mamaea accompagnait son fils Sévère Alexandre dans ses campagnes militaires[100]. Néanmoins le rôle politique d'Olympias auprès du souverain, comme celui des autres femmes de l'entourage d'Alexandre, est pour ainsi dire inexistant par rapport à celui qu'ont joué les grandes impératrices du IIIe siècle, les princesses d'Émèse, épouses ou mères des empereurs Sévères[101] : c'est Alexandre qui règne et qui garde la main, tenant même à affirmer qu'il n'hésiterait pas à punir Olympias si elle était coupable[102]… La place que lui assigne son fils la rapprocherait plutôt d'Hélène, la mère de Constantin : c'est semble-t-il dans le milieu païen traditionaliste de la fin du IVe siècle, où a été rédigée l'*Histoire Auguste*, à une époque de conflit ouvert avec les chrétiens, que s'est forgée la légende de la trop grande influence d'Hélène sur son fils, pour stigmatiser la figure honnie du premier empereur chrétien[103]. En réalité, ce n'est pas Hélène qui a initié Constantin au christianisme, mais bien au contraire son fils qui l'a convertie[104]. Constantin s'est contenté d'octroyer à sa mère, à partir de 324, des honneurs dignes d'une mère et d'une aïeule d'empereurs, à peu près comparables à ceux qu'Alexandre décerne à Olympias dans les *Res gestae*[105].

Dans l'ouvrage de Valérius, la conviction que l'ordre repose sur l'unité se manifeste également sur le plan religieux : Alexandre choisit finalement de rendre un culte à une divinité suprême assurément mieux connue des Romains de l'Antiquité tardive que du roi de Macédoine, Sarapis, dieu immanquablement bienveillant, « tout entier présent de la même façon en tous lieux », et bien près

[98] Val. 1, 42 ; 3, 27-28.

[99] Val. 1, 4 et 6.

[100] *HA*, *Alex. Sev.* 60, 2 et 63, 5.

[101] Voir l'ouvrage classique de J. BABELON, *Impératrices syriennes*, Paris 1957. J. LANGFORD, *Maternal Megalomania : Julia Domna and the Imperial Politics of Motherhood*, Baltimore 2013, s'efforce, sans toujours convaincre, de minimiser le rôle politique de Julia Domna.

[102] Val. 1, 22.

[103] MARAVAL, *Constantin le Grand* [n. 41], p. 199, avec référence à *HA*, *Elag.* 2, 1, qui paraît viser Constantin.

[104] MARAVAL, *Constantin le Grand* [n. 41], pp. 29-30. Même le principal titre de gloire d'Hélène, à savoir l'invention de la Croix, ne lui est sans doute pas attribuable, selon MARAVAL, *Constantin le Grand* [n. 41], p. 286, s'appuyant sur DRIJVERS, *Helena Augusta* [n. 44].

[105] MARAVAL, *Constantin le Grand* [n. 41], pp. 162-163 ; 191 ; 199. Hélène aurait peut-être même occupé une position moins importante que celle de Fausta, la femme de Constantin, selon DRIJVERS, *Helena Augusta* [n. 44], pp. 191-193. Si la mère de Constantin a autorité sur le trésor impérial, c'est pour distribuer des dons lors du voyage officiel en Orient qu'elle entreprend en 326 comme émissaire de son fils (MARAVAL, *Constantin le Grand* [n. 41], p. 199 et 287).

de paraître unique[106]. Nombre des traits de ce dieu oriental l'apparentent au dieu des chrétiens dont Constantin fait son protecteur, à la différence du Tétrarque Dioclétien, qui favorisait la pluralité des vieux dieux du paganisme[107]. La même pensée infuse tout le récit de la fondation d'Alexandrie, pôle de civilisation remplaçant des bourgades disparates : le souverain transforme la nature multiple et désordonnée en « une ville unique », dont Valérius vante non pas tant les dimensions que l'organisation impeccable[108]. Une image frappante, introuvable chez les historiens antérieurs, illustre cette conception : le prodige annonçant la mort d'Alexandre – une figure humaine réunissant des figures bestiales diverses et hostiles les unes aux autres – est censé représenter le monarque qui réunit et soude entre eux des peuples différents et ennemis, assurant ainsi la cohésion de l'Empire[109].

Pour Valérius, en accord avec les convictions romaines et avec son temps, c'est en effet l'ordre qui est le signe de la civilisation, et le maintien de l'ordre qui est la fonction essentielle du souverain civilisateur ; on pense aux vers fameux de Virgile, composés au tout début de l'Empire, et repris par l'*Histoire Auguste* dans son éloge de l'empereur idéal Sévère Alexandre :

> « D'autres, je le crois, seront plus habiles à donner à l'airain le souffle de la vie
> Et à faire sortir du marbre des figures vivantes ;
> D'autres plaideront mieux et sauront mieux mesurer au compas le mouvement des cieux et le cours des [astres.

[106] Val. 1, 33 ; 3, 24. Le culte de Sarapis n'a pris son essor que sous les Ptolémées (C. PRÉAUX, *Le monde hellénistique. La Grèce et l'Orient (323-146 av. J.-C.)*, 2. *La Grèce et l'Orient de la mort d'Alexandre à la conquête romaine de la Grèce 323-146 avant J.-C.*, Paris 1987 [1978], pp. 649-655). Sur l'introduction puis la diffusion du culte de Sarapis à Rome, voir CUMONT, *Les religions orientales* [n. 95], pp. 75-80, et R. TURCAN, *Les cultes orientaux dans le monde romain*, Paris 2004[3] [1989]. La répugnance à différencier les dieux et la croyance en une « philanthropie » divine sont caractéristiques du « nouveau ou second paganisme » où s'impose, particulièrement dans la spiritualité néoplatonicienne, l'idée d'un dieu unique et d'un plan divin qui vise à préserver l'ordre du monde : voir P. VEYNE, *La société romaine*, Paris 1991, pp. 281-310 ; H.-I. MARROU, *Décadence romaine ou antiquité tardive ? III^e^-VI^e^ siècle*, Paris 1977, pp. 46-47 ; sur l'Un chez le néoplatonicien Plotin, principe divin qui se conçoit comme l'Unité absolue, voir par exemple P. HADOT, *Plotin ou la simplicité du regard*, Paris 1963.

[107] Constantin fait du Christ son protecteur dès 312-313 (MARAVAL, *Constantin le Grand* [n. 41], pp. 111-134), au lendemain de sa victoire du pont Milvius, remportée selon les panégyristes grâce à l'intervention d'une divinité que l'empereur identifie au Christ (pp. 80-89). Mais déjà auparavant, à la suite de sa vision de Grand en 310, Constantin avait privilégié la relation à un autre dieu secourable, Apollon (pp. 61-64). Sur le changement entre la foi de Dioclétien et celle de Constantin, voir P. BROWN, *L'essor du christianisme occidental. Triomphe et diversité 200-1000* [trad. fr. P. CHEMLA], Paris 1997, pp. 36-37.

[108] Val. 1, 31.

[109] Val. 3, 30.

À toi, Romain, qu'il te souvienne d'imposer aux peuples ton empire.
Tes arts à toi seront d'édicter les lois de la paix,
D'épargner les vaincus et de dompter les orgueilleux. »[110]

L'action civilisatrice ne repose plus sur le rayonnement culturel, sur les valeurs de l'hellénisme telles que les envisageaient le IIe siècle[111] et encore l'époque des Sévères, lorsque Philostrate, par l'intermédiaire de son héros Apollonios de Tyane, rhéteur lui-même, encourageait les activités littéraires et faisait l'éloge de l'éloquence[112]. Contrairement aux Histoires d'Alexandre précédentes, les *Res gestae* ne mentionnent pas Homère et Euripide en tant que guides de l'action d'Alexandre[113] : lorsque le roi fonde Alexandrie, le soutien oraculaire qu'il reçoit ne vient plus d'Homère, comme c'était le cas dans la tradition historique, mais du dieu Phébus[114]. Les historiens louaient Alexandre d'avoir épargné, lors du sac de Thèbes, la maison – ou les descendants – de Pindare, par révérence envers le poète, mais Valérius n'y fait pas la moindre allusion[115]. La littérature, présente seulement dans un épisode des *Res gestae*, est appréciée lorsqu'elle sert à exalter les exploits du souverain, mais elle n'a pas de valeur intrinsèque, sa valeur est proportionnelle à son utilité pour le pouvoir[116]. Valérius affirme que l'art n'est pas un bon critère pour juger de la valeur d'un peuple, puisqu'il ne permet pas de distinguer entre la mollesse barbare et l'effort romain, à preuve le joueur de flûte thébain, incapable de défendre sa patrie par les armes, et la reine indienne Candace, pourvue d'une impressionnante armée… de statues, et de ce fait peu encline à livrer bataille…[117] Il en va de même de la rhétorique : Valérius manifeste à plu-

[110] Verg., *En.* 6, 848-854 ; *HA*, *Alex. Sev.* 14, 5.

[111] Lorsque, probablement en 144, Aelius Aristide veut faire l'éloge de l'ordre instauré par l'Empire romain, il déclare qu'il protège les arts : « Le chœur formé par Apollon, Artémis et les Muses ne cesse jamais de voir ses servants dans les théâtres » (Aristid., *or.* 14, 105 ; trad. L. PERNOT). C'est exactement l'éloge que Plutarque décerne à Alexandre au début de son second discours *Sur la Fortune d'Alexandre* (Plu., *fort. Alex.* 2, 1-2).

[112] Philostr., *VA* 4, 7 et 13.

[113] Chez Plutarque, Alexandre appelle l'*Iliade* « un viatique de la valeur guerrière » et se fait envoyer, entre autres livres, un grand nombre de tragédies d'Euripide, de Sophocle et d'Eschyle (*Alex.* 8, 2-3). À en croire Plutarque et Arrien, le roi aime à citer Homère et Euripide : cf. Plu., *Alex.* 10, 7 ; 28, 3 ; 53, 2 ; *fort. Alex.* 1, 10 ; Arr., *Anab.* 6, 1, 3 ; 7, 16, 6.

[114] Val. 1, 30 ; Plu., *Alex.* 26, 3-7 : l'anecdote a beau être, d'après Plutarque, d'origine alexandrine, comme les récits dont sont issues les *Res gestae*, Valérius ne la reprend pas telle quelle.

[115] Plu., *Alex.* 11, 12 ; Arr., *Anab.* 1, 9, 10, à comparer avec Val. 1, 46. Valérius passe de même sous silence l'admiration d'Alexandre pour le poète tragique Théodecte et pour l'acteur tragique Thessalos (Plu., *Alex.* 17, 9 et 29, 3-4). Le texte A du *Roman*, quant à lui, reprend sur ce point la tradition historique en présentant un Alexandre féru de poésie et de théâtre (A 1, 46 et 3, 31).

[116] Val. 1, 42 : Alexandre aimerait qu'un écrivain perpétue sa gloire comme Homère l'a fait pour Achille.

[117] Val. 1, 46 : on ne trouve pas l'épisode du joueur de flûte chez les historiens antérieurs, qui

sieurs reprises son mépris pour les beaux et grands discours lorsqu'ils ne sont pas soutenus par la force, qu'ils soient prononcés par des barbares ou par les Athéniens champions du *logos* et parangons de la culture grecque[118]. S'il « récupère » la figure de Démosthène, mal aimé sous l'Empire romain, c'est pour la vider de sa substance : le plus fameux des orateurs ne peut qu'être en parfait accord avec le monarque[119].

La seule science véritablement reconnue dans les *Res gestae* est la science du combat : les sages gymnosophistes eux-mêmes la mettent sur le même plan que la philosophie, leur science à eux, et Aristote, forcé d'admirer son élève, n'adresse jamais à Alexandre que des compliments dithyrambiques, sans marquer le moindre désaccord, contrairement à ce qu'affirmaient les historiens précédents[120]. Au IV^e^ siècle, alors que dans la partie orientale de l'Empire, les grands rhéteurs Libanios et Thémistios célèbrent encore et toujours le prestige de la *paideia*, le sénateur occidental Valérius dessine les limites de l'enseignement des Muses dans une situation de guerre contre les barbares, où l'*imperator* apparaît comme un recours indispensable, la seule marque indéniable de civilisation étant l'action contre le chaos.

De ce fait, les modèles d'Alexandre dans les *Res gestae* sont les dieux et les héros qui mettent le monde en ordre, les dompteurs de monstres : Apollon, Hercule, Ulysse. Ils s'avèrent être les mêmes que ceux de Constantin. Valérius instaure une relation privilégiée entre Alexandre et Apollon, qui n'existait chez aucun historien antérieur, les rapports entre eux se bornant à la consultation pour

mentionnent en revanche l'intérêt d'Alexandre pour la musique (Plu., *Per.* 1, 6 ; *Alex.* 4, 11). Peut-être provient-il d'un poème ou d'une épopée mythologique – genre florissant au III^e^ siècle – ayant pour sujet la prise de Thèbes (JOUANNO, *Naissance et métamorphoses* [n. 14], p. 25) : le passage est en effet versifié dans la version A du *Roman*. Mais Valérius l'intègre parfaitement dans son récit, en donnant à sa narration, en prose, une allure historique et en lui conférant une cohérence plus grande que dans le *Roman* grec : sa conclusion va dans le sens du reste de son récit. Val. 3, 22 : les œuvres d'art du royaume de Candace non seulement sont inutiles mais ne témoignent pas non plus du mérite des Indiens, puisque la nature du pays fournit tous les matériaux nécessaires. Il est donc logique que Valérius ne fasse jamais allusion au peintre et au sculpteur officiels d'Alexandre, Apelle et Lysippe (Plu., *Alex.* 4, 1-3 et 16, 16 ; Arr., *Anab.* 1, 16, 4).

[118] Val. 1, 41 ; 2, 1 et 5 ; 2, 7 ; 2, 17.

[119] Val. 2, 4. Sur la figure de Démosthène, qu'il n'est pas opportun d'exalter et encore moins d'imiter à Rome et particulièrement sous l'Empire romain (Plb. 8, 12 et 18, 14 et Plu., *Dem.* ; *Praecepta gerendae reipublicae* 17, notamment lui sont ouvertement hostiles), voir J. LUCCIONI, *Démosthène et le panhellénisme*, Paris 1961, p. 144 et L. PERNOT, « La survie de Démosthène et la contestation de la figure de l'Orateur dans le monde gréco-romain », *Comptes rendus des séances de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres*, Paris 2002, pp. 615-636, part. pp. 630-632.

[120] Les gymnosophistes : Val. 3, 5 ; Aristote : Val. 1, 16 et 3, 27. Le texte grec A ne fait pas état de la lettre de félicitations d'Aristote qui précède de peu la mort d'Alexandre : W. Kroll l'a rajoutée dans son édition de A en se référant au texte de Valérius et à la version arménienne.

ainsi dire obligatoire de l'oracle de Delphes, au départ de l'expédition ; ici en revanche, Apollon apparaît étroitement lié au destin d'Alexandre, à qui il prodigue ses conseils[121] : le livre I des *Res gestae* se clôt avec l'affirmation de l'accord entre Alexandre et Apollon[122]. Or Apollon Phébus, sous la figure du Soleil, a longtemps été honoré par Constantin, qui s'affirmait à sa ressemblance : le dieu apparaît en tant que *Sol Inuictus* sur les monnaies impériales jusqu'en 325-326 et, à Rome, sur l'arc de triomphe qui, en 315, rappelle la victoire sur Maxence ; dans sa titulature, Constantin reprend le surnom du Soleil, *Inuictus*, jusqu'en 324[123] ; vers 328 encore, pour représenter Constantin dans sa nouvelle capitale, on aurait utilisé une statue d'Apollon provenant de Troie[124]. Une anecdote inédite, la consultation de l'oracle d'Apollon d'Agrigente, qui promet la victoire à Alexandre et qui semble une déformation de l'épisode de la consultation de l'oracle de Delphes rapporté par Plutarque[125], ne serait-elle pas un souvenir de l'oracle d'Apollon reçu par Constantin à Grand, qui lui avait prédit l'empire du monde, comme tend à le suggérer la quasi homophonie entre l'Apollon d'Agrigente (*ad Agragantinos*) et l'Apollon *Grannus*[126] ? Il n'y avait en effet aucun oracle d'Apollon à Agrigente, seulement un temple d'Asclépios où se trouvait une célèbre statue du dieu Apollon[127]. Alexandre ne se contente pas de suivre les conseils du dieu, il apparaît lui-même en Apollon Sauroctone lors de la mise à mort du grand serpent à Alexandrie, accomplissant ainsi le même acte fondateur de la civilisation que revendiquait aussi Constantin, selon Eusèbe de Césarée : une peinture du palais de Constantinople montrait, semble-t-il, l'empereur terrassant un serpent ; ce genre de représentation symbolise en général, à cette époque, la victoire sur le paganisme, ici sur le païen Licinius, à en croire Eusèbe[128]. Mais dans son récit,

[121] Val. 1, 15 ; 1, 30 ; 1, 45 ; 3, 17 ; 3, 28 ; 3, 33.

[122] Val. 1, 47.

[123] MARAVAL, *Constantin le Grand* [n. 41], pp. 61-64 ; 104-105 ; 129. Sur le culte de *Sol Inuictus* depuis Aurélien jusqu'à Constantin, voir O. SEECK, *Geschichte des Untergangs der antiken Welt*, 4. *Religion und Sittlichkeit*, Stuttgart 1921[2] [1909 ; réimpr. Darmstadt 1966], pp. 130-131 ; 171-172.

[124] CHUVIN, *Chronique des derniers païens* [n. 68], pp. 35-36.

[125] Val. 1, 45 ; Plu., *Alex.* 14, 6-7 : la Pythie ayant refusé de prophétiser, Alexandre l'aurait entraînée de force au sanctuaire, provoquant ainsi l'oracle qu'il attendait : « Tu es invincible ».

[126] *Pan.* 7, 21, 4 (310).

[127] Cic., *De Signis* 43, 93 : la statue, emportée par les Carthaginois, rendue par Scipion l'Africain, avait été volée par Verrès. Il y avait aussi dans la même cité un temple d'Hercule, dont Verrès n'avait pas réussi à voler la statue. De même, le trépied d'Apollon dont il est question dans les *Res gestae* figure sur des monnaies de Crotone et non d'Agrigente, la cité ayant été fondée, d'après une version de la légende, sur l'ordre de l'oracle de Delphes, et selon une autre version, sur l'ordre d'Hercule. Valérius, là encore, paraît avoir collecté diverses traditions pour les fondre en un récit unique, chargé d'exprimer le présent, non de restituer le passé.

[128] Val. 1, 32 ; Eus., *Vita Constantini* 3, 5. Sur l'interprétation iconographique, voir CHAUVOT, *Opinions romaines* [n. 43], p. 148.

Valérius utilise la même image en privilégiant, face à l'interprétation chrétienne du thème, l'interprétation païenne, à savoir la victoire sur la barbarie.

L'épisode fantaisiste de la consultation de l'oracle et de l'enlèvement du trépied d'Apollon à Agrigente assimile également Alexandre à Hercule, qui aurait consulté Apollon avant le début des douze travaux et volé le trépied du dieu à la suite du refus de la Pythie de prophétiser[129]. Les exploits du demi-dieu servent par ailleurs d'étalon à ceux d'Alexandre chez Valérius : Alexandre, comme son ancêtre, dompte les bêtes sauvages, parcourt toute la terre habitée…[130] Ces expéditions imaginaires correspondent aussi en partie à la sphère d'influence de l'Empire romain qui, sous la Tétrarchie, a fait d'Hercule l'un de ses patrons. Mieux, l'invention de l'enlèvement du trépied d'Apollon par Alexandre peut se lire comme une allusion de Valérius au geste quant à lui bien réel de Constantin, un temps *Herculius* sous la Tétrarchie[131], qui avait ôté du sanctuaire de Delphes la colonne supportant le trépied d'Apollon pour la placer dans l'hippodrome de Constantinople[132]. Hercule, ancêtre et modèle d'Alexandre, l'est au moins autant de Constantin. Un contorniate du IV^e^ siècle illustre à merveille la confusion qui s'opère entre Alexandre, Hercule et Constantin, pour la plus grande gloire de l'empereur : censé représenter Alexandre en Hercule, il donne à voir sous la peau de lion les traits bien reconnaissables de Constantin[133].

Le revers de ce même contorniate présente l'affrontement entre Ulysse et le monstre Scylla : les *Res gestae*, en contant les multiples confrontations d'Alexandre avec des peuples extraordinaires, une nature hostile, et des monstres – dont Scylla elle-même, présage de sa mort –, imposent elles aussi très clairement – et à une date bien antérieure semble-t-il – le parallèle avec le héros homérique, tout à fait explicite lorsque Aristote, citations de l'*Odyssée* à l'appui, salue en Alexandre

[129] Val. 1, 45 ; P. CHUVIN, *La mythologie grecque. Du premier homme à l'apothéose d'Héraclès*, Paris 1998 [1992], pp. 193 et 333-334.

[130] Val. 1, 13, 15 et 17 (domestication de Bucéphale, qui possède un front cornu et rugit) ; 1, 32 (Alexandre terrasse le serpent d'Alexandrie) ; 1, 29 et 1, 45 (Alexandre parcourt l'Italie) ; 1, 44 (le lac Méotide) ; 3, 27 (les colonnes d'Hercule) ; 3, 25-27 (les Amazones) ; 3, 21 (le jardin des Hespérides) ; 3, 28 (l'Océan). Voir CHUVIN, *La mythologie grecque* [n. 129], pp. 205-209 et 231-235 (lion de Némée, taureau de Crète, juments de Diomède) ; pp. 177-179 et 210-213 (serpents d'Héra, hydre de Lerne) ; pp. 255-261 (l'Italie) ; pp. 237-239 (le lac Méotide) ; pp. 247-248 (les colonnes d'Hercule) ; pp. 237 et 240-243 (les Amazones) ; pp. 265-270 et 279-281(le jardin des Hespérides) ; pp. 248-253 (l'Océan).

[131] MARAVAL, *Constantin le Grand* [n. 41], p. 51 et 63.

[132] A. AYMARD, J. AUBOYER, *Rome et son Empire*, Paris 1980^6^, p. 588 ; MARAVAL, *Constantin le Grand* [n. 41], p. 191. Alexandre n'a jamais volé de trépied dans aucun sanctuaire, malgré sa consultation assez houleuse de l'oracle de Delphes.

[133] *The Search for Alexander* [n. 69], p. 117, n° 37 : le contorniate est daté des règnes de Valentinien et Valens.

les deux qualités majeures d'Ulysse, la sagesse et l'endurance[134]. Certains des exploits imaginaires attribués par Valérius à Alexandre, qui mettent en lumière l'intelligence rusée dont le roi fait preuve pour remporter la victoire, se rapportent bien certainement à Ulysse : les expéditions de reconnaissance dans le camp ennemi sont chez Homère l'un des titres de gloire du héros[135]. Mais par la même occasion, l'auteur des *Res gestae* établit une comparaison flatteuse pour Constantin avec ses deux illustres prédécesseurs, puisque l'empereur était lui-même censé avoir participé à ce genre d'entreprise[136]. Pour les trois souverains, c'est la lutte incessante contre la barbarie qui constitue, aux yeux de Valérius, l'essentiel de leur existence et de leur mérite.

En revanche, les modèles favoris d'Alexandre aux dires des historiens, à savoir le dieu Bacchus et le héros Achille, n'apparaissent pour ainsi dire jamais dans les *Res gestae*, à n'en pas douter du fait de leur image de fauteurs de désordre. Le dieu du vin et de l'orgie, qu'Alexandre, d'après la tradition, s'efforçait d'imiter jusque dans ses excès[137], cède la place, dans les *Res gestae*, à sa forme romanisée, Liber Pater, ancien dieu italique de la fécondité certes, mais surtout dieu civilisateur, dont la fête chez les Romains correspond à la prise de la toge virile et à leur accession à la pleine citoyenneté. C'est sous ce nom que les grandes familles sénatoriales vénèrent Dionysos au IV^e^ siècle, c'est également sous ce nom que les *Res gestae* le donnent pour ancêtre et modèle d'Alexandre[138]. Lorsque Alexandre lui est comparé, c'est d'ailleurs uniquement pour rappeler l'expédition civilisatrice du dieu en Inde[139] : Valérius, pourtant enclin aux descriptions pittoresques, ne se permet aucune allusion à la bacchanale de Nysa, dont se délectaient ses prédécesseurs historiens[140]. De même, il oblitère le rôle que l'*Iliade* et son bouillant héros, dont l'*hubris* sème le désordre et la mort, auraient joué dans la vie du roi de Macédoine aux dires de ces mêmes historiens[141]. Achille n'est mentionné qu'une

[134] Val. 3, 27.

[135] Hom., *Il.* 10, 203-565 ; *Od.* 4, 240-258.

[136] Voir *supra* pp. 13-14 et n. 66.

[137] Par ex. D. S. 17, 106, 1 et 110, 7 ; Curt. 9, 10, 24-29 ; Plu., *Alex.* 67 et 70, 1-2 ; Arr., *Anab.* 5, 2, 1 ; 6, 28, 2. Sur la relation privilégiée entre Alexandre et Bacchus-Dionysos chez les historiens, voir P. GOUKOWSKY, *Essai sur les origines du mythe d'Alexandre (336-270 av. J.-C.)*, 2. *Alexandre et Dionysos*, Nancy 1981.

[138] Val. 1, 46.

[139] Val. 1, 46.

[140] Curt. 8, 10, 15-18 ; Arr., *Anab.* 5, 1-3, 4, part. 2, 6-7.

[141] Parallèle entre Alexandre et Achille : D. S. 17, 97, 3 ; Curt. 4, 6, 29 ; Plu., *Alex.* 5, 8 ; Arr., *Anab.* 1, 12, 1-5 ; 7, 14, 4 ; 7, 16, 8. Un exemplaire de l'*Iliade* se trouvait toujours au chevet du roi, dans une cassette précieuse : Plu., *Alex.* 8, 2 et 26, 1-2. Alexandre avait pris à Ilion un bouclier grec datant de la guerre de Troie, qu'il faisait porter devant lui dans les combats : D. S. 17, 18, 1 ; Arr.,

seule fois dans les *Res gestae*, en tant qu'ancêtre d'Alexandre, mais curieusement accolé à Hector, qui ainsi contrebalance en quelque sorte le mauvais exemple donné par le héros grec[142] ! Plutôt qu'Achille, c'est en effet le Troyen Hector qui a la faveur du conquérant : selon Valérius, Alexandre lui rend les honneurs divins devant Troie en même temps qu'à son ancêtre Achille – mais Valérius cite Hector en premier[143]. La parenté spirituelle que le roi se reconnaît avec Hector, c'est-à-dire en fait avec les Romains descendants des Troyens, concurrence victorieusement, dans les *Res gestae*, sa parenté naturelle avec Achille. Valérius affiche dans tout son récit sa prédilection pour les Romains, dont il fait les véritables successeurs d'Alexandre. En organisant entre son héros et les Romains une rencontre amicale qui dans les faits n'a jamais eu lieu, et en faisant coïncider, au prix d'un anachronisme flagrant, l'époque d'Alexandre avec les guerres puniques – la grande époque de Rome –[144], il affirme que les Romains de ce temps sont les égaux d'Alexandre et mènent le même combat civilisateur, en lieu et place des Macédoniens de l'époque romaine, indignes de leur grand ancêtre[145].

Tout le texte de Valérius fait pressentir les Romains comme les futurs détenteurs de la civilisation : héritiers des territoires d'Alexandre au prix de quelques fantaisies historiques et linguistiques[146], les Romains consacrent leurs soins aux centres de civilisation que le Macédonien a fondés ou distingués, en particulier Alexandrie d'Égypte, qui atteint seulement sous la domination romaine la splen-

Anab. 1, 11, 7-8 et 6, 9, 3. Alexandre aurait aimé voir la lyre d'Achille : Plu., *Alex.* 15, 9. Chagrin « homérique » d'Alexandre à la mort de son ami Héphestion, comparé à Patrocle : Plu., *Alex.* 72, 3-5 ; Arr., *Anab.* 7, 14, 2-10. Le silence du *Roman* sur Patrocle et Héphestion ne tient pas, comme le pense BOUNOURE, *Le Roman d'Alexandre* [n. 21], p. XXVII, à la réprobation qui entoure les « mœurs grecques » d'Alexandre, puisque le texte C du *Roman*, plus tardif, mentionne un jeune amant d'Alexandre présent au moment de sa mort et représenté sur la stèle que lui édifie ensuite Ptolémée (3, 33-34) (BOUNOURE, *Le Roman d'Alexandre* [n. 21], pp. 223-225), mais au rejet des larmes et de la fureur qui caractérisent le chagrin d'Alexandre, marques de démesure inconvenantes pour un souverain.

[142] Val. 1, 42. La généalogie sommaire que donne Valérius en 1, 13 n'inclut pas Achille.

[143] Val. 1, 42.

[144] Val. 1, 29. On discute encore pour savoir si une ambassade romaine a bien rendu hommage à Alexandre en -323 à Babylone, mais il est certain qu'il n'a pas eu directement affaire aux Romains avant cette date et qu'il n'a pu de toute façon connaître les Romains en guerre contre Carthage, la première guerre punique étant bien postérieure à l'époque d'Alexandre. Enfin et surtout, aux dires de Plutarque et d'Arrien, les projets d'Alexandre à l'endroit des Romains n'avaient rien d'amical, puisqu'il se proposait d'envahir l'Italie (Plu., *fort. Rom.* 13, 326 A-C ; Arr., *Anab.* 7, 1, 3).

[145] Philippe V de Macédoine s'était allié à Carthage contre Rome, en -215.

[146] Les Romains dominent le même espace qui, selon Valérius, était soumis à Alexandre avant son expédition contre les Perses, parallèle que Valérius ne peut suggérer qu'en recentrant fortement les possessions d'Alexandre à l'ouest (Val. 1, 29 ; 2, 1).

deur dont son fondateur a rêvé pour elle[147] : dans les *Res gestae*, de nombreuses notations concernant la ville et ses cultes valent davantage pour l'époque impériale romaine que pour la période hellénistique[148]. Mais les Romains ne se contentent pas d'entretenir l'héritage d'Alexandre, ils se sont bel et bien élevés au même degré de civilisation que lui en fondant à leur tour une cité au moins aussi majestueuse qu'Alexandrie[149] : pour autant que l'on sache, Valérius est le premier à doter Alexandrie de cinq collines, qui correspondent peut-être aux cinq quartiers de la ville, ceux-là bien attestés[150], mais font surtout irrésistiblement penser à Rome, la ville aux sept collines – et à la nouvelle Rome, Constantinople, qui peut ainsi prétendre avantageusement à la succession d'Alexandrie, comme les Romains, et Constantin en particulier, à celle d'Alexandre : chez Valérius, l'itinéraire d'Alexandre en Italie et en Orient reprend en gros celui des campagnes de Constantin contre Maxence et contre Licinius[151]. La discordance avec l'époque des Sévères est flagrante : les *Res gestae* diffèrent totalement sur ce point de la *Vie d'Apollonios de Tyane*, où les Romains étaient encore tenus pour des barbares que le héros ne pouvait admettre dans les réunions panhelléniques, ni même, semble-t-il, parmi ses disciples ; les descendants de Priam – et de son parent Anchise aussi fort probablement – étaient en effet toujours considérés comme les ennemis des Grecs, et l'éloge d'Hector interdit, la grande figure héroïque restant celle d'Achille[152].

C'est que l'Alexandre de Valérius n'est pas animé par l'idéal héroïque qui en Grèce a pu le disputer à l'idéal civique, cet idéal homérique de gloire personnelle que lui attribuait toute la tradition historique et que vantait encore Philostrate au III^e^ siècle en louant Achille[153]. Les historiens rapportaient qu'Alexandre, au moment de partir en expédition contre les Perses, avait distribué ses biens à ses

[147] Val. 1, 31 : *[…] Cleomenes de Naucrato et Dinocrates Rhodius in eam sententiam non accederent ut* tantam illam urbem quanta nunc est *metiri debet […]*.

[148] P. M. FRASER, *Cities of Alexander the Great*, Oxford 1996, pp. 215-216, note qu'on ne trouve trace des monuments cités dans le *Roman* que dans des sources postérieures à la *Géographie* rédigée par Strabon sous le règne d'Auguste. JOUANNO, *Naissance et métamorphoses* [n. 14], pp. 76-79, cherche à souligner l'origine égyptienne des dieux et des cultes décrits dans le *Roman*, mais relève cependant que bon nombre de textes et d'inscriptions, attestant de ces cultes, sont d'époque impériale romaine, souvent même d'époque tardive.

[149] Val. 1, 31.

[150] Val. 1, 30 ; 1, 32 ; 1, 33. JOUANNO, *Naissance et métamorphoses* [n. 14], pp. 75-76.

[151] MARAVAL, *Constantin le Grand* [n. 41], p. 73 et 143-144.

[152] Philostr., *VA* 4, 5 ; 4, 12 ; 4, 16. Sur les sentiments hostiles aux Romains qu'exprime Apollonios dans la *Vie* de Philostrate, voir F. UNRUH, *Das Bild des Imperium Romanum im Spiegel der Literatur an der Wende vom 2. zum 3. Jh. n. Chr.*, Bonn 1991, pp. 145-149.

[153] Par ex. D. S. 17, 1, 3-5 ; Curt. 8, 14, 46 ; 9, 6, 18-22 ; 10, 5, 26-37 ; Plu., *Alex.* 4 ; 41 ; Arr., *Anab.* 1, 11, 2 ; 1, 12, 2-4 ; 7, 28-30.

amis et répondu à Perdiccas, qui lui demandait ce qu'il gardait pour lui, « l'espérance »[154]. Au contraire, dans les *Res gestae*, ce sont ses soutiens politiques qui lui apportent une contribution financière : Alexandre agit non pour concrétiser ses espérances personnelles, mais au nom de la communauté[155] ; s'il veut laisser son nom dans l'histoire, il a compris qu'il lui fallait pour cela fonder des cités, c'est-à-dire accomplir un acte civilisateur, utile à tous, Grecs et barbares[156]. Les bienfaits de la monarchie absolue s'adressent à tous, le salut du monde civilisé profite finalement aux barbares vaincus eux-mêmes, à qui le maître du monde apporte une sorte de *Pax Macedonica*, qui à l'instar de la *Pax Romana* favorise la prospérité, comme le reconnaît la mère de Darius elle-même[157]. L'idéal d'Alexandre ici est celui des héros romains, tel que le concevait Tite-Live : les *Res gestae* ont beau utiliser assez fréquemment la référence homérique, ce climat héroïque n'a que peu à voir avec les valeurs du monde grec. Certes Alexandre accomplit des exploits personnels, mais pour le salut de tous : lorsqu'il se jette tout armé dans le Cydnus pour le passer à la nage, il agit en bon général qui cherche à galvaniser ses troupes par son courage, non pour son bien-être personnel[158] ; s'il part seul affronter Darius dans son propre camp, tel Ulysse à Troie, c'est pour reconnaître les forces de l'ennemi, comme un Sertorius par exemple a pu le faire lorsqu'il était encore au service de la République[159] ; de même le combat singulier d'Alexandre contre le roi indien géant Porus peut se lire comme un exploit digne des héros homériques, Ménélas, Ajax, et plus encore Achille puisqu'Alexandre tue son adversaire de la même façon qu'Achille a tué Hector, mais à bien y regarder, Alexandre lutte ici pour éviter aux Grecs et aux Indiens de s'exterminer : ce combat n'est pas compris comme une résurgence de l'idéal héroïque grec, mais comme le sacrifice d'un seul pour le bien de la communauté, et Alexandre s'apparente ainsi, bien davantage qu'à Achille, à un Titus Manlius, luttant en combat singulier contre un Gaulois gigantesque pour apporter la victoire aux siens[160]. Lorsque son ami

[154] Plu., *Alex.* 15, 3-6.

[155] Val. 1, 26.

[156] Val. 1, 33.

[157] Val. 2, 22 ; 3, 35.

[158] Val. 2, 8. Contrairement à tous les historiens antérieurs, les *Res gestae* rapportent qu'Alexandre s'est jeté dans le fleuve *tout armé*, ce qui le rapproche d'un héros romain comme Horatius Coclès, au service de la collectivité (Liv. 2, 10, 11).

[159] Val. 2, 4 ; Hom., *Od.* 4, 240-258 ; le même Sertorius, passant le Rhône à la nage avec ses armes (Plu., *Sert.* 3, 1) a pu servir aussi de modèle pour le passage à la nage et en armes du Cydnus et du Stranga : on trouve en effet chez Amm. 24, 6, 7, la référence à Sertorius pour louer les soldats de Julien dans un cas semblable.

[160] Val. 3, 4 ; Hom., *Il.* 3, 96-110 et 340-380 (combat de Ménélas contre Pâris) ; 7, 206-312 (combat d'Ajax contre Hector) ; 22, 131-361 (combat d'Achille contre Hector) ; Liv. 7, 9-10 (Titus Manlius). À la fin du IV^e^ siècle, Amm. 24, 4, 5, utilise lui aussi l'*exemplum* de Titus Manlius

Philon le prie de ne pas s'exposer au danger, parce qu'il est indispensable à la communauté, Alexandre reconnaît le bien-fondé de ce conseil et s'y conforme, au contraire de ce que rapportaient Arrien ou Quinte-Curce : Alexandre se trouve dans les *Res gestae* très explicitement dépouillé de l'idéal homérique qu'il revendiquait chez les historiens antérieurs[161].

Ce portrait remanié d'Alexandre, même s'il est certain que bon nombre de ses traits ressortissent à l'image du roi idéal déjà présente chez les historiens depuis l'époque hellénistique[162], correspond plus encore à celui de l'empereur Sauveur tel que le définit le IV^e^ siècle, qui lutte et souffre pour l'humanité tout entière… d'autant que, contrairement aux versions grecques ultérieures du *Roman*[163], Valérius n'entache pas le pouvoir d'Alexandre d'une aura inquiétante ou même maléfique : ainsi, conformément à la prédiction du devin Aristandre transmise par Élien, la dépouille du roi apporte à la ville qui l'accueille une protection éternelle, et non des luttes et des guerres incessantes, comme l'affirment ensuite les versions arménienne et grecques[164]. Ce n'est plus seulement l'Orient grec qui salue l'empereur comme *Sôter* de tout le genre humain[165], mais également, par la voix de Valérius, les sénateurs occidentaux ; à sa suite, Ammien qualifiera l'empereur Julien de « génie sauveur » (*salutaris genius*) pour les habitants de l'Empire comme pour les barbares qui acceptent sa domination[166].

Valérius, fort de la mission de sauveur du monde dévolue à l'empereur, semble même vouloir faire d'Alexandre une sorte de Christ païen, en donnant à certains épisodes de sa vie une coloration biblique et messianique : sa conception orientale, sa naissance, qui fait de l'astrologue Nectanabus une sorte de roi-mage et du rêve du père putatif, Philippe, un équivalent du rêve de Joseph[167] ; sa sagesse au-dessus de son âge, qui étonne Aristote et ses parents comme Jésus étonnait

Torquatus, en lui comparant explicitement l'empereur Julien qui vient de tuer un Perse en combat singulier, sans qu'il soit même question de la taille du Perse.

[161] Val. 3, 17. Voir par ex. Arr., *Anab.* 6, 13, 4-5 (Alexandre, asservi à son amour de la gloire, est exaspéré par les reproches de ses amis) et Curt. 9, 6, 6-24 (discours des amis d'Alexandre, le suppliant d'épargner sa vie pour le salut de tous, et réponse d'Alexandre, qui, à l'instar d'Achille, préfère une vie courte et glorieuse à une vie longue mais sans gloire).

[162] JOUANNO, *Naissance et métamorphoses* [n. 14], pp. 191-196.

[163] JOUANNO, *Naissance et métamorphoses* [n. 14], pp. 202-203.

[164] Val. 1, 33 et 3, 34, conformément à Ael., *VH* 12, 64.

[165] VEYNE, *L'Empire gréco-romain* [n. 42], pp. 234-235. Sur l'empereur *Sôter* d'un Empire multinational, voir Dion, *Discours sur la royauté* 3, 6.

[166] Amm. 15, 8, 21 ; 24, 2, 21. Sur la figure du monarque sauveur dans l'Antiquité tardive, voir J.A. STRAUB, *Vom Herrscherideal in der Spätantike*, Forschungen zur Kirchen-und Geistesgeschichte 18, Stuttgart 1939 [réimpr. 1964].

[167] Val. 1, 1 et 4 ; Mt 2, 1-11. Val. 1, 8 ; Mt 1,18-21.

les docteurs de la Loi et ses parents[168] ; son combat contre le serpent, bête maudite de la Bible, et plus tard contre l'odontotyrannus, roi des bêtes fauves, qui ressemble assez à Léviathan[169] ; son combat contre Porus, comparable également au combat de David, ancêtre du Christ, contre le géant Goliath[170] ; sa mort annoncée dans un jardin, parmi ses amis les plus proches, qui rappelle le Christ et ses disciples au jardin des Oliviers[171] ; les phénomènes surnaturels qui se produisent quand il rend l'esprit – ténèbres, tremblement de terre, prodige, chaos dans le temple – semblables à ceux qui accompagnent la mort du Christ[172]. On pourrait penser que la rencontre entre Alexandre et le Christ est fortuite, les épisodes où s'aperçoivent ces similitudes pouvant apparaître comme une volonté d'idéaliser la personne du souverain en tant que *théios anêr*, tel que le décrivait Philostrate dans sa *Vie d'Apollonios*[173]. Mais une occurrence ne se laisse pas réduire à cet emploi, ce sont les outrages que Darius veut faire subir à Alexandre – le fouet d'abord, le manteau de pourpre ensuite – semblables – et c'est un cas unique, apparemment, dans le *Roman* – à ceux qui ont été infligés au Christ[174] : l'outrage inversé n'a de sens que dans la tradition évangélique, et oblige à relire le texte à la lumière de cette constatation. Le païen Valérius rejoint ici le concept chrétien de l'empereur Sauveur, défini par Eusèbe dans son discours des *Tricennalia* de 336 et adopté par Constantin : selon P. Maraval, « Constantin [donne] l'impression, en somme, qu'il [veut] s'identifier au Christ »[175].

De même que chez Eusèbe, l'empereur, assimilé au Christ, rayonne sur le monde comme le soleil, permettant ainsi à Constantin une transition sans heurts entre son culte pour Apollon *Sol Inuictus* et sa nouvelle dévotion envers le Christ lumière du monde[176], de même chez Valérius se développe l'image d'un

[168] Par ex. Val. 1, 16 et 22 ; Lc 2, 41-50.

[169] Val. 1, 32 ; 3, 17 ; Gn 3, 14-15 ; Jb 40, 25-41, 26 ; Is 27, 1 ; Ap 12, 7-9.

[170] Val. 3, 4 ; 1S 17, 4-11 et 40-51 ; Mt 1, 1-17 et 20 ; Lc 1, 27 ; 2, 4 ; 3, 23-31.

[171] Val. 3, 17 ; Lc 22, 39-44 ; Jn 18, 1. Antipater est une sorte de Judas dont Alexandre, à l'instar du Christ, ne cherche pas à tirer vengeance : Val. 3, 31 ; Mt 26, 47-54.

[172] Val. 3, 31 ; Mt 27, 45-53 ; Mc 15, 33-38 ; Lc 23, 44-46.

[173] Voir L. BIELER, *Théios anêr. Das Bild des « göttlichen Menschen » in Spätantike und Frühchristentum*, Vienne 1935-1936 : la hiérogamie, les prodiges à la naissance et à la mort du héros, la précocité physique et intellectuelle, le pouvoir de dompter ou d'apprivoiser les bêtes féroces sont des motifs récurrents dans les biographies des hommes en relation avec la divinité.

[174] Val. 1, 39 à comparer avec textes A et L ; Mt 27, 26-28 ; Mc 15, 15-17 ; Jn 19, 1-2.

[175] *Eusèbe de Césarée. La théologie politique de l'Empire chrétien. Louanges de Constantin (Triakontaétérikos)*, introd., trad. et notes P. MARAVAL, Paris 2001, pp. 65-67. L'idéologie d'Eusèbe, qui fait jouer à l'empereur un rôle similaire à celui du Christ, inspirera les empereurs byzantins, et à leur suite tout l'Occident chrétien.

[176] Eus., *Louanges de Constantin* 3, 4 ; *Vita Constantini* 1, 43, 3 ; le soleil comme image du Christ,

Alexandre astre bienfaisant[177], à l'instar de Phébus et de Sarapis[178] : *ortus*, *actus* et *obitus*, les titres des trois parties de l'ouvrage de Valérius, sont des termes qui s'appliquent aussi bien aux différentes phases d'un astre qu'à la vie d'un homme. Alexandre, tel le soleil, apporte au monde entier la fécondité, la vie même, entre autres grâce à la fondation d'Alexandrie d'Égypte, ville nourricière[179], et cela sans compter : comme l'empereur, et particulièrement Constantin à qui l'on reprochait parfois sa prodigalité, Alexandre est *munificus*[180]. Ainsi, en instaurant sur terre un ordre gage de prospérité, le souverain peut disputer au roi des rois perse le titre de *Sol Oriens*[181].

Cette idéologie aboutit à la sacralisation du monarque et se traduit dans la réalité par une apparence et un apparat hors du commun. Valérius crédite ainsi son héros d'une beauté singulière, qui rappelle davantage les caractéristiques des portraits impériaux de la dynastie constantinienne que les rares indications fournies par la tradition[182]. S'il y a rencontre providentielle entre l'apparence léonine d'Alexandre – les *Res gestae* parlent de « crinière » à propos de sa chevelure –, attestée anciennement dans les récits et sur les monnaies à son effigie, et les canons de la beauté impériale au IV^e^ siècle[183], les historiens antérieurs à Valérius

voir Eus., *Louanges de Constantin* 1, 2, 5 ; *Vita Constantini* 2, 57 et 67. Eusèbe reprend un thème présent dans l'iconographie et dans la littérature dès les débuts de l'époque impériale romaine : Lucain avait déjà mis en scène Néron monté sur le char du Soleil pour éclairer la terre (Lucan. 1, 45-49). Mais ce motif, en vogue surtout à partir des tentatives d'expansion territoriale de Trajan, fleurit particulièrement sous le règne de Constantin, et après Constantin, l'image de « l'empereur-soleil » devient un *topos* des éloges impériaux (JOUANNO, *Naissance et métamorphoses* [n. 14], p. 364). Sur la fréquence des représentations solaires de l'empereur dans l'Antiquité tardive, voir H. P. L'ORANGE, « *Sol Inuictus Imperator*. Ein Beitrag zur Apotheose », *Symbolae Osloenses* 14, 1935, pp. 86-114. Sur Constantin considéré par païens et chrétiens comme « empereur-soleil », avant et après son adhésion au christianisme, voir MARAVAL, *Constantin le Grand* [n. 41], pp. 97 ; 130 ; 172 ; 187-189 ; 209 ; 269, avec référence à M. AMERISE, « Monotheism and Monarchy. The Christian emperor and the cult of the Sun in Eusebius of Caesarea », *JbAC* 50, 2007, pp. 72-84.

[177] Val. 1, 33 ; 3, 31.

[178] Val. 3, 24 : les dieux qu'Alexandre rencontre n'ont d'autre particularité que leur nature ignée, commune à tous. Sarapis est « une figure […] aussi rayonnante et éclatante que l'éther ».

[179] Val. 1, 32 et 2, 4.

[180] Sur la munificence impériale, voir P. VEYNE, *Le Pain et le Cirque. Sociologie historique d'un pluralisme politique*, Paris 1976, pp. 477-478. Sur la prodigalité de Constantin, voir MARAVAL, *Constantin le Grand* [n. 41], pp. 251 et 310. La munificence d'Alexandre : Val. 1, 33 ; controverse sur sa prodigalité : Val. 1, 16 ; cette controverse ne se trouve pas dans les textes grecs.

[181] Val. 1, 36.

[182] Val. 1, 13 : Alexandre ne ressemble à aucun de ses parents.

[183] Val. 1, 13. Amm. 14, 9, 9, compare le César Gallus à un lion, et c'est un lion qui représente l'empereur Julien dans le présage reçu pendant l'expédition contre les Perses (23, 5, 8). La physiognomonie, théorisée par l'école aristotélicienne, est très en vogue au IV^e^ siècle, au cours duquel

ne jugeaient pas utile de préciser la couleur des cheveux et des yeux du conquérant : dans les *Res gestae* cependant, il adopte les cheveux blonds et les yeux fascinants des membres de la *gens Flauia*[184]. De même, le faste dont il s'entoure, la vénération et le culte dont il est l'objet s'apparentent à ceux des empereurs après Dioclétien. Le vêtement de pourpre et les couronnes ornés de perles et de pierres précieuses dont le dote Valérius font partie de la parure impériale en vigueur au IV^e^ siècle ; le diadème surtout, porté par Alexandre et les rois hellénistiques et longtemps considéré par les Romains comme un symbole d'asservissement, est définitivement adopté par Constantin à partir de la cérémonie de consécration de Constantinople en 324[185]. La prosternation, qu'Alexandre avait exigée sans réussir à l'obtenir, est selon Valérius en usage à sa cour, bien qu'elle lui répugne…[186] Une position ambiguë qui rappelle furieusement l'*adoratio* héritée de Dioclétien et la gêne qu'elle suscite encore à l'époque de Constantin, y compris dans les milieux chrétiens : Eusèbe se croit obligé d'assurer que malgré ce rituel, Constantin avait conscience d'être un homme, non un dieu, en employant presque les mêmes termes que Valérius à propos d'Alexandre, qui « ne s'égalait pas aux dieux, en revendiquant des honneurs semblables, bien au contraire, il se rappelait qu'il devait toujours songer à lui comme à un mortel. »[187] Dans les *Res gestae*, Alexandre prend soin de régler les modalités de son propre culte et de celui de sa famille, avec temple, collège de prêtres et jeux, à la manière d'un empereur

paraissent les traités du médecin Adamantios et de son adaptateur latin anonyme (Anonyme latin, *Traité de physiognomonie*, éd. J. ANDRÉ, Paris, CUF, 1981). Sur le type impérial du lion, voir G. SABBAH, *La méthode d'Ammien Marcellin. Recherches sur la construction du discours historique dans les Res gestae*, Paris 1978, pp. 423-424.

[184] Val. 1, 13 : Alexandre a les cheveux blonds et des yeux vairons, « d'un charme incomparable » ; son œil pers, « semblable au ciel », révèle son origine divine. Chez Amm. 14, 11, 28, le César Gallus a les cheveux blonds, et l'empereur Julien des « yeux terribles et charmants » (15, 8, 16). La beauté d'Alexandre dans les *Res gestae* en fait certes un être à part, comme l'empereur, mais il reste parfaitement humain. Les textes grecs en revanche font de lui une figure fantastique légèrement inquiétante, pourvue de dents pointues « comme les chevilles d'une lyre » (texte A) ou « comme celles d'un serpent » (texte L). Sur le portrait impérial et les ornements du souverain dans l'Antiquité tardive, voir par ex. R. DELBRÜCK, *Spätantike Kaiserporträts von Constantinus Magnus bis zum Ende des Westreichs*, Berlin 1933.

[185] Val. 1, 29 ; 2, 20 ; 3, 18 ; 3, 19 ; 3, 23. Au III^e^ siècle, les empereurs Gallien et Aurélien avaient porté le diadème au lieu de la traditionnelle couronne de lauriers de leurs prédécesseurs, il apparaît également parfois sur des monnaies de Dioclétien, mais c'est seulement à partir du règne de Constantin qu'il devient un insigne habituel du pouvoir impérial (MARAVAL, *Constantin le Grand* [n. 41], p. 197).

[186] Val. 2, 22. La *salutatio* traditionnelle des Romains en présence de l'empereur paraît d'abord être la règle (Val. 1, 4), avant de céder le pas à l'*adoratio* au moment où Alexandre devient seul maître de l'Empire, à la mort de Darius.

[187] Val. 2, 22, à comparer avec Eus., *Louanges de Constantin* 5, 6-7.

romain, y compris Constantin qui, malgré sa méfiance à l'égard des pratiques païennes, consent encore en 337 à l'édification d'un temple en l'honneur de sa *gens*[188]. En réalité, le culte des souverains ne s'est véritablement généralisé qu'à la fin de la période hellénistique, et Quinte-Curce est le seul historien d'Alexandre à rapporter que ce dernier avait décidé de diviniser sa mère[189]. Quant au tombeau somptueux qui, d'après Valérius, doit être élevé au souverain à Alexandrie et où il doit reposer dans un sarcophage d'or, Alexandre ne l'a jamais réclamé, mais au IV^e^ siècle, il rappelle irrésistiblement le mausolée que Constantin a tenu à édifier pour lui-même dans la ville qu'il avait fondée et qui portait son nom[190]. Contrairement aux historiens antérieurs, Valérius se garde de critiquer l'apparat royal et la vénération[191] dont Alexandre est l'objet, il les accentue au contraire, pour les faire correspondre à ceux qu'instaure l'empereur Constantin : loin d'être une marque de la barbarisation du souverain, comme ils pouvaient l'être encore chez Plutarque ou chez Arrien, ils sont désormais les signes manifestes de son essence supérieure[192].

Ainsi, en étudiant l'idéologie monarchique des *Res gestae*, il semble que l'on puisse trouver dans cet ouvrage un écho des luttes d'influence entre les sénateurs païens dont Valérius se fait le porte-parole et les chrétiens favorisés par Constantin, notamment son conseiller Eusèbe de Césarée. Valérius insiste en effet tout au long de son récit sur les pratiques cultuelles et le respect d'Alexandre envers les dieux et les sanctuaires païens : il offre des hécatombes, édifie ou restaure des temples, leur accorde des dons, alors que Constantin proscrit les sacrifices sanglants, fait fermer des sanctuaires, confisque leurs biens[193]. L'épisode de

[188] Val. 3, 33 ; MARAVAL, *Constantin le Grand* [n. 41], pp. 269-270.

[189] Curt. 9, 6, 26 et 10, 5, 30. Alexandre a peut-être réclamé un culte de son vivant aux cités grecques, mais sans grand succès. En une seule occasion il s'est réellement préoccupé d'instaurer un culte, mais en l'honneur d'un mort, et qui ne faisait nullement partie de la famille royale, puisqu'il s'agissait de son ami Héphestion. Sur le culte impérial, voir R. TURCAN, « Le culte impérial au III^e^ siècle », *ANRW*, II, 16, 2, 1978, pp. 996-1084.

[190] Val. 3, 34 et 33. Quinte-Curce indiquait seulement la volonté d'Alexandre de faire transporter son corps auprès du dieu Hammon (10, 5, 4). CALLU, *Julius Valère* [n. 39], pp. 282-284, fait également le lien entre ce passage de Valérius et la sépulture voulue par Constantin. Sur l'emplacement de cette sépulture, voir DAGRON, *Naissance d'une capitale* [n. 51], pp. 401-409. Sur sa signification, voir P. MARAVAL, *Constantin le Grand* [n. 41], pp. 192-193 et 222-224.

[191] Val. 1, 42 : *religio*.

[192] Pour les accusations de barbarisation d'Alexandre, voir par ex. Plu., *Alex*. 51 ; 54 ; Arr., *Anab*. 4, 7, 4-5.

[193] Val. 1, 19 ; 1, 29 ; 1, 30 ; 1, 31 ; 1, 32 ; 1, 33 ; 1, 44 ; 1, 47 ; 2, 5 ; 2, 17 ; 3, 17 ; 3, 18 ; 3, 24 ; 3, 27 ; 3, 28 ; 3, 33. Interdiction des sacrifices sanglants par Constantin, voir MARAVAL, *Constantin le Grand* [n. 41], pp. 267-268 et 270-271. Fermeture des sanctuaires païens et confiscation de leurs biens : pp. 273-274.

l'enlèvement du trépied d'Apollon, seul acte d'impiété commis par Alexandre, joue sur un double registre : il permet, comme on l'a vu, de décerner une louange à Constantin, que le récit assimile au conquérant et au héros Hercule, mais il le met aussi en garde contre l'impiété. Bien que Valérius reste – à dessein ? – dans le vague, il semble qu'Alexandre laisse finalement le trépied dans le sanctuaire d'Apollon[194] ; Constantin l'a bel et bien emporté. Pourra-t-il dans ces conditions continuer à bénéficier au même titre que son prédécesseur de la faveur divine ? Pour être *Victor*, vainqueur des Perses contre lesquels il envisage une expédition, Constantin ne doit-il pas d'abord rester fidèle à *Sol Inuictus*[195] ? Valérius enregistre les écarts de l'empereur envers la religion traditionnelle et sème le doute. Les *Res gestae* accordent une grande importance à Hercule, particulièrement honoré au IV^e^ siècle par les grandes familles sénatoriales comme Sauveur païen, défenseur des valeurs de l'hellénisme – c'est-à-dire de la civilisation –[196], et également à Sarapis, dont le temple à Alexandrie était au IV^e^ siècle l'objet d'une grande vénération de la part des païens et la cible des attaques de la communauté chrétienne[197]. Malgré des caractéristiques communes, Sarapis n'est pas dans les *Res gestae* une image du dieu des chrétiens, mais plutôt son concurrent : le paganisme de Valérius s'affirme avec force dans les sacrifices avec hécatombe qu'Alexandre est censé offrir à ce dieu pour la fondation d'Alexandrie[198]. En attribuant la construction du Sarapeion à deux maîtres du monde, Sésonchosis et Alexandre, Valérius semble inciter l'empereur qui veut marcher sur leurs traces à observer la même piété, pour bénéficier lui aussi des faveurs de la divinité, et en particulier

[194] Val. 1, 45.

[195] Constantin abandonne en 324 l'épithète *Inuictus*, qui rattachait l'empereur au culte païen de *Sol Inuictus*, pour utiliser désormais le terme *Victor*, moins connoté par le paganisme (MARAVAL, *Constantin le Grand* [n. 41], p. 161, et CARRIÉ – ROUSSELLE, *L'Empire romain en mutation* [n. 45], pp. 150-151).

[196] Sur le culte d'Hercule dans l'Antiquité tardive, voir l'ouvrage classique de M. SIMON, *Hercule et le christianisme*, Paris 1955, en particulier sur Hercule, Christ païen, pp. 127-160. En 321, les sénateurs romains élèvent un monument à Hercule près de l'autel du Capitole (MARAVAL, *Constantin le Grand* [n. 41], p. 276). Sur le renforcement de l'identité païenne autour du culte des dieux et héros et la sacralisation de la culture gréco-romaine classique, voir F. MARSHALL, *The importance of being pagan*, dans BROWN – LIZZI TESTA (éds.), *Pagans and Christians in the Roman Empire* [n. 95], pp. 171-184.

[197] Constantin fait enlever du Sérapéion la coudée qui servait à mesurer la crue du Nil et la fait transporter dans une église (Socrate, *Histoire ecclésiastique* 1, 18, 2). Il est possible que le Sarapeion de Parménion cité par Valérius en 1, 33 ait été assimilé dans l'Antiquité tardive au grand Sarapeion, objet de la vindicte chrétienne et finalement détruit en 391 (JOUANNO, *Naissance et métamorphoses* [n. 14], p. 78 et p. 112, n. 265). Les sénateurs romains continuent de frapper des contorniates à l'effigie de Sarapis, Isis et Anubis (MARAVAL, *Constantin le Grand* [n. 41], p. 276).

[198] Val. 1, 33.

de l'immortalité promise par Sarapis à la ville et au fondateur qui lui a donné son nom[199] : c'est à la fin du passage consacré à l'édification du Sarapeion, ce passage formant lui-même la conclusion du récit de la fondation d'Alexandrie, que l'on trouve la seule phrase adressée directement au dédicataire des *Res gestae*[200]. Enfin, la critique radicale du mode de vie des gymnosophistes, ces sages indiens avec lesquels Alexandre entame un débat philosophique, semble viser également et peut-être surtout les ascètes chrétiens installés depuis le IIIe siècle dans les déserts orientaux[201] : bien qu'ils soient polythéistes, leurs opinions et leurs pratiques – dénuement, non-violence, vertueuse indignation à l'encontre des souverains et de leurs soldats avides de pouvoir et de richesses – les rapprochent incontestablement des ermites chrétiens, avec lesquels Constantin entretient de bons rapports[202]. Or leur confrontation avec Alexandre tourne ici à l'avantage de ce dernier, contrairement à ce qui se passait chez d'autres historiens et à la présentation qu'en feront certains *Romans* ultérieurs[203]. Le souverain n'a pas de peine en effet à démontrer que ces prétendus sages se placent en dehors de l'humanité en refusant tout effort, tout travail productif ; bien plus, en attendant passivement la mort, ils s'opposent même au plan divin qui assigne à chacun sa tâche. Leur conception de l'existence ne peut servir à élaborer une véritable civilisation, elle tendrait plutôt à la détruire. Des lecteurs peu méfiants pourraient penser à une attaque contre les conceptions cynico-stoïciennes, mais la dénonciation par Valérius de la fausse sagesse des gymnosophistes correspond également aux reproches qu'adressent aux moines les polémistes antichrétiens – Eunape de

[199] Val. 1, 33. Là comme ailleurs, Valérius cherche moins à se faire l'écho de la tradition historique ou populaire qu'à mettre en parallèle les actes des anciens monarques avec ceux du nouveau : ainsi la mention des deux obélisques érigés par Sésonchosis devant le temple de Sarapis pourrait être une allusion au projet qu'avait Constantin d'ériger un obélisque égyptien dans l'hippodrome de Constantinople ; on ne relève en effet aucune trace des obélisques placés à l'entrée du Sarapeion dans les descriptions d'Alexandrie avant celle qu'en donne Aphthonios au début du IVe siècle. Si Tac., *Hist.* 4, 84, 3, fait état d'une chapelle consacrée par les habitants du lieu à Isis et Sarapis, ce sont les Lagides et non Alexandre qui ont fait bâtir les différents temples de Sarapis à Alexandrie.

[200] Val. 1, 33. Dès le Ve siècle en revanche, les auteurs de la recension β du Roman grec s'emploient à gommer le plus possible la piété d'Alexandre envers les dieux païens (JOUANNO, *Naissance et métamorphoses* [n. 14], pp. 254-256).

[201] Val. 3, 4-6.

[202] Constantin est en relation avec quelques ascètes chrétiens ; il échange notamment une correspondance avec Antoine, le célèbre anachorète égyptien (Sozomène, *Histoire ecclésiastique* 1, 13, 1 ; 2, 31, 2) : voir MARAVAL, *Constantin le Grand* [n. 41], p. 282 et 304.

[203] Par ex. Plu., *Alex.* 64-65 ; Arr., *Anab.* 7, 1, 5-6 ; *Ep.* 83 ; texte L du *Roman* 3, 6 ; libelle de Palladius sur les Brahmanes dans le texte A du *Roman* 3, 7-16 (Palladius, *De gentibus Indiae et Bragmanibus*, éd. W. BERGHOFF, Meisenheim 1967).

Sardes par exemple – quelques décennies plus tard[204]. L'époque n'est certes pas encore à la polémique ouverte contre les chrétiens, et les allusions de Valérius restent très discrètes, éparses au fil du texte. Néanmoins, l'auteur des *Res gestae* paraît bien s'inscrire dans le combat antichrétien entamé dès la fin du IIIe siècle par des intellectuels païens comme le néoplatonicien Porphyre, avec cette urgence supplémentaire que constitue désormais l'attirance non déguisée de l'empereur pour la nouvelle religion[205].

****

L'*Histoire d'Alexandre* de Valérius présente de multiples concordances avec la vie de l'empereur Constantin et avec les préoccupations de son époque. On peut la dater très vraisemblablement, au vu des indices contenus dans le texte (confiscation de l'or et de l'argent, édification d'une capitale portant le nom du fondateur, conflit perse…), de la dernière décennie du règne de Constantin, de 325 environ à 337.

Il semble difficile d'y voir, comme le voudrait la tradition, une simple adaptation latine d'un *Roman* grec composé un siècle plus tôt, sous les Sévères. Le *Roman* tel que nous le connaissons ne correspond pas toujours, et parfois même s'oppose aux réalités du IIIe siècle : quelle raison y a-t-il en effet d'exalter à ce point la fondation d'Alexandrie, dans un temps où aucun empereur n'édifie une capitale ou au moins une ville d'importance à son nom ? En revanche les arts, la rhétorique, la magie, si prisés sous les Sévères, et même le pouvoir des impératrices qui s'affirme à leur époque, sont nettement dépréciés par le *Roman*. Surtout, la conception monarchique développée par Valérius s'accorde mal à l'image du prince républicain encore en vigueur au IIIe siècle. Les *Res gestae* présentent un modèle impérial bien plus proche des aspirations de Constantin que des réalités du régime des Sévères. Si l'on tient à l'existence d'un *Roman* grec antérieur, il faut bien admettre que Valérius ne s'est pas contenté de le traduire plus ou moins

[204] Voir à ce sujet l'ouvrage de référence de P. DE LABRIOLLE, *La réaction païenne. Étude sur la polémique antichrétienne du Ier au VIe siècle*, Paris 1934 [réimpr. 2005] et plus récemment S. RATTI, *Antiquus error. Les ultimes feux de la résistance païenne*, Turnhout 2010 ; ID., *Polémiques entre païens et chrétiens*, Paris 2012.

[205] Sur la polémique antichrétienne fin IIIe-déb. IVe siècle, voir L. JERPHAGNON, *Les sous-entendus antichrétiens de la Vita Plotini ou l'évangile de Plotin selon Porphyre*, dans *Au bonheur des sages*, Paris 2013[2] [2004], pp. 101-120 : Porphyre connaît les Évangiles et combat leur enseignement depuis les années 270. Au tout début du IVe siècle, il rédige sa *Vie de Plotin*, philosophe néoplatonicien, en établissant un parallèle avec la vie de Jésus, en faveur évidemment de Plotin. La réfutation philosophique de la religion chrétienne est quant à elle bien antérieure, à ne citer que le *Discours vrai* de Celse, aux alentours de 178.

fidèlement, mais qu'il a procédé à une véritable réécriture de son modèle pour l'ancrer solidement dans l'époque constantinienne. Son ouvrage constitue à tout le moins un remaniement important, digne d'être étudié pour lui-même et non comme simple témoin d'une hypothétique version grecque.

Mais on peut aussi, et peut-être surtout, légitimement s'interroger sur la nécessité qu'il y eût eu au III^e^ siècle à composer en grec un récit tiré de sources grecques directement accessibles à des souverains tels les Sévères, eux-mêmes de culture grecque. S'il ne s'agissait que d'exalter la personne impériale en l'assimilant au conquérant toujours victorieux, comme le rêvaient les Sévères, il existait déjà depuis plusieurs siècles des histoires ou des vies d'Alexandre qui s'étaient chargées d'établir le parallèle entre Alexandre et l'empereur romain. Fallait-il entreprendre un travail d'aussi longue haleine pour un résultat aussi mince ? Ne fallait-il pas un motif autrement nouveau et puissant pour composer une *Histoire d'Alexandre* aussi neuve et d'une telle envergure ?

L'analyse des *Res gestae* de Valérius nous révèle que la principale nouveauté du *Roman d'Alexandre*, ce qui en fait un genre à part entière, réside dans la véritable mythologie impériale qu'il élabore : loin de se contenter d'actualiser, de romaniser l'histoire du Macédonien comme c'était déjà le cas chez les historiens d'Alexandre antérieurs, il construit un récit des actions fabuleuses de l'empereur où la figure remodelée d'Alexandre est présentée au souverain non seulement comme miroir, mais aussi comme exemple. Or cette mythologie impériale est d'inspiration nettement païenne : ce que le *Roman* de Valérius met en relief, ce qu'il tend à démontrer, c'est que l'empereur, s'il se veut toujours victorieux et maître absolu du monde, doit rechercher l'appui des dieux traditionnels, ceux-là mêmes qui ont assuré à Alexandre la victoire sur les barbares.

La piété d'Alexandre envers les dieux païens (nombreux sacrifices, hécatombes, respect des temples, restauration des cultes anciens), un *topos* d'une grande banalité dans les *Histoires d'Alexandre* antérieures, et qui le serait encore sous les Sévères, devient au temps de Valérius et de Constantin un élément polémique : il semble répondre ou se développer en parallèle à l'abandon progressif des rites traditionnels opéré par Constantin (refus de monter au temple de Jupiter Capitolin lors de l'entrée triomphale à Rome en 312 ; abandon des sacrifices sanglants lors des décennales de 315 ; pour les vicennales de 325, banquet avec les évêques de Nicomédie) et à la formulation par Eusèbe de Césarée d'une théologie impériale chrétienne de l'empereur Sauveur. À partir de 324-325, Constantin affirme clairement son choix religieux et ne cesse d'accorder sa faveur aux chrétiens[206]. Le discours *À l'assemblée des saints* prononcé en 325 par l'empereur dans

[206] MARAVAL, *Constantin le Grand* [n. 41], pp. 265 et 281-282.

une salle du palais, et qui lie explicitement la foi chrétienne à la prospérité de l'État, ne peut manquer de susciter l'inquiétude des païens et leur désir d'argumenter, d'autant que Constantin, pour illustrer sa nouvelle piété chrétienne, reprend sur ses monnaies, à la même époque, la figure d'Alexandre divinisé, les yeux levés vers le ciel…[207]

À une époque où l'empereur cherche appui pour la première fois dans le christianisme, Valérius, en insistant sur la suprématie du dieu Sarapis, affirme que la religion traditionnelle aussi peut offrir au souverain une légitimation divine de son pouvoir absolu ; il rappelle surtout qu'elle lui assure de façon bien plus avérée que la religion nouvelle la victoire sur les barbares, et en particulier sur le tenace adversaire perse : en évoquant la figure prestigieuse d'Alexandre, il oppose un argument de choix et de poids aux allégations téméraires d'Eusèbe de Césarée, selon lequel aucun païen n'a jamais réussi à obtenir puissance et gloire durables[208]. Pour la première et unique fois de la littérature latine, l'historiographie sénatoriale, dans son désir de concurrencer la théologie impériale chrétienne, glorifie Alexandre sans restriction, non seulement en tant que maître du monde, mais en tant que monarque absolu de droit divin. Ainsi la romanisation d'Alexandre aboutit au *Roman d'Alexandre*.

Cette histoire romancée, aux conclusions bien fades si on les rapporte à l'époque des Sévères, apparaît en revanche particulièrement appropriée et nécessaire sous Constantin. On peut bien davantage comprendre l'intérêt de s'atteler à pareille tâche à cette période cruciale – c'est le cas de le dire – de l'histoire romaine, où s'amorce la lutte pour le pouvoir entre païens et chrétiens : il ne s'agit plus alors d'une copie laborieuse d'érudit et de thuriféraire impérial, mais d'une prise de position politique dans la lignée des anciens Romains ; certes très prudente et habilement voilée sous le couvert d'un récit ésopique, elle n'en constitue pas moins l'une des toutes premières manifestations de l'opposition – ou de la réaction – païenne à la christianisation du pouvoir. Valérius cherche encore à infléchir la conduite de Constantin, à le faire revenir à la religion traditionnelle, tandis qu'à la fin du IV^e^ siècle, les sénateurs païens rédacteurs de l'*Épitomé de Metz* et du *Liber de morte testamentoque Alexandri Magni Macedonis* s'opposent ouvertement à l'empereur chrétien, jusqu'à lui susciter un usurpateur et à mourir avec lui.

De ce faisceau d'indices découle l'idée que l'œuvre profondément originale de Valérius est aussi probablement originelle. La postérité littéraire des *Res gestae* semble également accréditer cette hypothèse : c'est en effet sur l'ouvrage de Valérius que les *Romans* suivants s'appuient tant pour la forme – la trame – que

[207] MARAVAL, *Constantin le Grand* [n. 41], pp. 166-167.

[208] Eus., *Vita Constantini* 1, 27 (réflexions de Constantin lorsqu'il décide de marcher contre Maxence).

pour le fond, à savoir la reconnaissance de la supériorité de l'un sur le multiple et l'exaltation du pouvoir absolu de l'empereur, avec des incohérences qui ne se trouvent pas dans le texte de Valérius mais sont attribuables aux changements sociétaux (partition de l'Empire, vision « hellénique » des barbares, christianisation), ou dans certains cas, à la reprise sans examen des sources.

Œuvre originale, elle le reste durant les siècles suivants, malgré la prolifération des *Romans d'Alexandre*. Elle s'avère en effet rapidement un échec politique : quand Valérius achève son ouvrage, il est probable que les conclusions en semblent erronées, le règne de Constantin se terminant en apothéose, signe que la Divinité ne lui a pas retiré sa faveur malgré son adhésion au christianisme et son rejet de plus en plus flagrant des pratiques de la religion traditionnelle ; c'est seulement sous le règne de Constance II que l'échec de la guerre perse vient contredire la théologie de la victoire élaborée par Eusèbe sous Constantin[209]. Et si elle obtient en revanche un succès littéraire durable, c'est dans la mesure même où elle est dépouillée de son contenu polémique primitif : à pouvoir christianisé, *Roman* christianisé. Le texte intégral, original, de Valérius a dû poser problème assez rapidement, Alexandre y apparaissant trop évidemment comme un conquérant *païen* invincible, ce qui expliquerait le nombre insignifiant de manuscrits conservés, trois, contre plus de soixante à son *Épitomé* christianisé. Les auteurs chrétiens trouvent matière à moraliser dans les aspects romanesques de l'œuvre de Valérius, que l'abréviateur des *Res gestae* accentue encore en conservant presque mot pour mot les épisodes merveilleux au détriment du récit de l'expédition elle-même : le conquérant y semble perpétuellement en quête de soi, à la recherche de la vérité et de la sagesse[210]. Le *Roman d'Alexandre* s'adapte à la réalité historique du IV^e^ siècle, alors que les textes païens de la fin du siècle, tels l'*Épitomé de Metz* et le *Liber de morte*, sous une forme de récit historique bien plus vraisemblable, expriment davantage un rêve païen d'empereur idéal que la réalité du moment. Dans le *Roman*, et de manière un peu paradoxale si l'on se réfère aux intentions de Valérius, la transformation s'opère d'autant plus aisément que la légitimation du pouvoir monarchique absolu par un dieu suprême, en l'occurrence Sarapis, conduit pour ainsi dire logiquement à l'adoration du Dieu unique, qui remplit encore mieux cet office. De ce fait, l'Alexandre exemplaire des *Res gestae*,

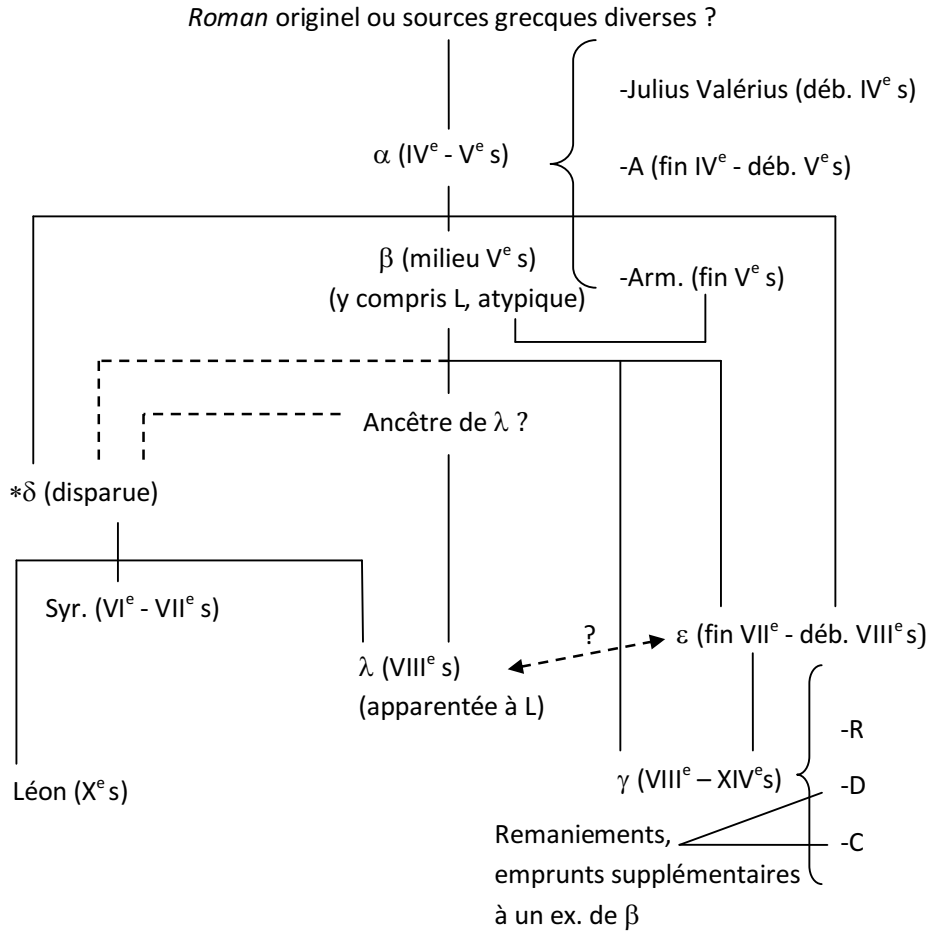
[209] MARAVAL, *Constantin le Grand* [n. 41], p. 214.

[210] *Julii Valerii Epitome*, éd. J. ZACHER, Halle 1867. Selon M. FERRARI, « Spigolature Bobbiesi », *IMU* 16, 1973, pp. 1-41, *praes.* 25, les grandes familles sénatoriales, converties dès le V^e^ siècle, ne songent plus qu'à conserver le patrimoine littéraire de la grande Rome : « Giulio Valerio (…) sentito come libello propagandistico più che come monumento letterario, fu lasciato da parte. » Le qualificatif « propagandistico » est certes exagéré, puisque les *Res gestae* ne sont pas à l'usage des masses, mais Valérius exalte effectivement le pouvoir monarchique, et un pouvoir *païen*.

dont les versions postérieures du *Roman* ne peuvent effacer totalement le paganisme, redevient dans ces récits le souverain ambigu avec lequel il est bon de prendre ses distances, mais pour des raisons qui tiennent cette fois bien plus à la religion qu'à la politique.

Université de Metz

Ingrid BRENEZ
ingrid.brenez@wanadoo.fr

Annexe

Les recensions anciennes du *Roman d'Alexandre*